

J. D. C.

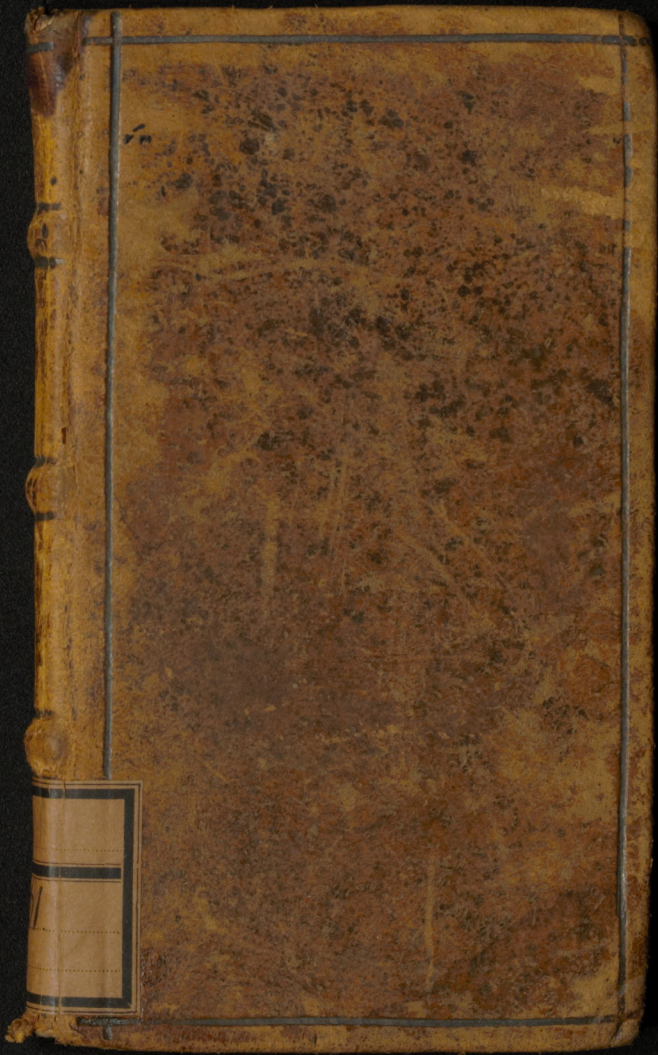
Les Amans Heureux Et Mal-Heureux

Cologne: Marteau, 1710

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn816091315>

Druck Freier  Zugang





Ga-14



~~Ad 3262.~~
Co- 1561.



LES
AMANS
HEUREUX
ET
MAL-HEUREUX.

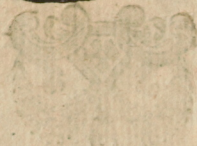
PAR J. D. C.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. D. CC. XI.

Exc
Bibliotheca
Academicae
Rostochiensis





L E S
A M O U R S
D E
D O N P E D R O
E T
D ' I S A B E L L E .



ON PEDRO, Gentilhomme
Milanois, & un des Premiers
de la Ville, devint amoureux
d'Isabelle, jeune Dame, qui
gaignoit les cœurs de tous ceux
qui la regardoient. On ne pouvoit rien
voir de plus agréable que son visage. Elle
avoit le corps bien fait, le teint delicat,
les yeux brillans, les cheveux frisez. Don
Pedro, qui se laissa gagner par ses charmes,
avoit pour elle mille petits soins obligés,
& luy fit enfin la declaration d'Amour. Mais
Isabelle,

Isabelle, qui avoit le cœur tourné d'un autre côté, demeura toujours inflexible. Son cœur étoit impenétrable à tous les efforts de Don Pedro, & ne s'ouvroit qu'à Celadon qui l'avoit conquis.

Don Pedro, se voyant ainsi rebuté, pensa en mourir de regret; & selon les apparences il n'en seroit pas réchappé, si pour se guerir de son mal il n'avoit quitté Milan, où il l'avoit pris. Il resolut donc, pour amourrir sa passion, de faire un voyage à Rome, & comme si le changement d'air étoit propre à guerir les gens du mal d'Amour, il rémit si bien son esprit dans sa première assiette, qu'après s'être bien diverti quelque tems à Rome, il oublia son Fléau de Milan. Du moins, s'il luy arrivoit de songer à Isabelle, il n'en avoit autre déplaisir que celui d'avoir employé tous ses soins pour se rendre esclave d'une Dame si cruelle.

A peine avoit-il demeuré une année hors de Milan, que ses affaires le rapellerent chez lui. Quelque tems après son retour passant de nuit devant la maison d'Isabelle, il s'arrêta pour quelque petite occasion. En même tems il entendit un Homme qui donnoit le signal pour entrer dans la maison. C'étoit Celadon, le Favori d'Isabelle.

Clotilde, la Fille de chambre & sa Confidente, entendant le signal, lui dit tout bas, Monsieur, il faut avoir patience. Un des Frères de Madame est arrivé ce soir de Novare. Elle en est au desespoir; parce qu'il

qu'il fait de nécessité qu'on lui donne la chambre où vous avez accoûtumé de goûter les délices de l'Amour. Mais elle a fait préparer pour vous la chambre basse qui regarde le jardin, où vous n'aurez pas moins de plaisir. C'est là que vous vous cachâtes la nuit que mon Maître pensa vous surprendre. Révenez, je vous prie, au bout d'une demi-heure. Je suis persuadée, qu'avant ce tems-là vôtre Trouble-fête s'en ira réposer.

Tout-aussi-tôt le Galant, craignant d'être découvert, se retira. Don Pedro s'aperçût que c'étoit la maison d'Isabelle, & jamais homme ne fut plus surpris qu'il le fut à cette découverte. Lui qui s'étoit mis en tête qu'Isabelle étoit une Sainte, un patron de vertu, un modèle de chasteté. Cependant voicy un Galant qui vient chez elle, un homme de ténèbres, à qui aparemment elle avoit donné rendez-vous; avec qui elle prenoit sans doute bien souvent ses plaisirs nocturnes. Ha! que tu te trompois, Don Pedro, lors que tu prenois ta disgrâce pour un éfet de la vertu d'Isabelle!

Par bonheur Don Pedro avoit alors deux Estafiers avec lui, qui le suivoient. Il leur commanda d'avancer; afin de donner l'épouvante à Celadon, qui les voyant disparut d'abord. Là dessus Don Pedro prit son poste devant la porte du logis; pendant que ses Estafiers gardoient les deux bouts de la rue.

D'abord que le Frère d'Isabelle & ses Valets furent couchés, elle envoya la Fille de

§ LES AMOURS.

chambre voir si le bien-aimé Celadon étoit de retour, avec ordre de le faire entrer sans lumière, & de le conduire tout doucement dans la chambre basse. Don Pedro, s'apercevant que quelqu'un venoit à la porte, se résolut à représenter Celadon. Clotilde se mit à la fenêtre, & fit le même signal qu'auparavant. Don Pedro lui répondit de la même manière que Celadon. Clotilde ouvrit la porte, & Don Pedro entra sans façon.

Comme il entroit, il voulut dire quelque chose tout bas à Clotilde. Elle le pria de se taire au peril de sa vie, & de garder un profond silence. En même tems elle le prit par la main, & le mena dans la chambre basse.

D'abord qu'il entra dans la chambre, il s'avisa (pour n'être pas reconnu par Clotilde) d'éteindre une chandelle qu'il y avoit sur la table. La chandelle éteinte, il quitta son épée, & la mit au chevet du lit. Puis s'étant assis sur le lit, il considéra comment il joueroit Celadon avec Isabelle.

Cependant Clotilde alla avertir sa Maîtresse que son Amant l'attendoit dans la chambre basse. Là dessus les Domestiques eurent ordre de s'aller coucher promptement. Et, quelque tems après, Isabelle descendit toute seule par un escalier dérobé, pour joindre Celadon. Elle n'avoit point de lumière; & comme elle entra dans la chambre, elle fut bien surprise de n'y voir ni feu ni chandelle. Où êtes-vous, dit-elle, cher Celadon,

&

DE DON PEDRO ET D'ISABELLE. 9

& d'où vient que vous êtes ici sans lumière? Votre beauté, Madame, répondit tout bas Don Pedro, m'est un feu, qui m'éclaire & m'écaufe en même tems. A ces paroles il la prit entre ses bras, & la serrant de près lui donna plusieurs baisers. Ensuite il la porta sur le lit, où il acheva de jouer son personnage.

Isabelle remarqua dans la parole & dans les actions de Don Pedro, quelque changement qui la fit entrer en soupçon. Elle fut même un peu alarmée, & dans une extrême impatience de s'en éclaircir. C'est pourquoy elle se leva, à dessein de r'allumer le feu & la chandelle. Don Pedro, bien embarrassé, ne savoit plus de quel côté se tourner. Enfin, quand il vit la clarté, il se coucha sur son ventre, & fit semblant de dormir. Par bonheur ses cheveux étoient de même couleur que ceux de Celadon & bouclez comme les siens. Ce qui retarda un peu la découverte.

Isabelle le voyant ainsi couché crut qu'il dormoit tout de bon. Dans cette pensée elle s'assit près du feu, en attendant qu'il se réveillât. Cependant elle fit sur ce qui s'étoit passé entr'elle & Don Pedro, quelques réflexions, qui lui firent de la peine. Elle devint inquiète, & perdit enfin patience. S'approchant du lit, elle mit ses belles mains sur les épaules de Don Pedro, & en le secoüant un peu, tâcha de le réveiller. Levez-vous, Dormeur, lui dit-elle; est-ce ainsi que l'on galantise? Vraiment, voilà
qui

qui est beau de laisser ainsi vôtre Amante, sans vous mettre en peine de rien. Quel Brave est ceci, qui tombe du premier coup ?

Don Pedro, faisant l'endormi, s'étendoit les bras & les jambes, se frottoit les yeux, & bâilloit à tout moment. Enfin se tournant vers elle, il crie qui est là ? qui est-ce qui me réveille ? A ces paroles Isabelle reconnut son homme, & en même tems fut saisie d'un étonnement mêlé de crainte, de douleur, & de desespoir. Elle étoit à demi morte, quand Don Pedro sautant du lit la prit entre ses bras, & la mit sur le lit.

Cependant Clotilde, qui couchoit toujours dans la chambre de sa Maîtresse, entra pour s'aller réposer. Et, comme elle ignoroit la fourberie, elle leur dit en riant: Heureux Amans, il est tems de se reposer. Vous ne songez pas, qu'il est minuit passé. Ha ! répondit Isabelle d'un ton tout-à-fait lugubre; tu ne fais pas, Clotilde, la disgrâce qui m'est arrivée ! Tu ne sais pas que je suis perduë de réputation; & que je n'oserai jamais plus paroître en public. A Dieu ne plaise, répartit sa Confidente. Il n'est que trop vrai, reprit Isabelle. Ne vois-tu pas Clotilde ? Ne vois-tu pas entre les mains de qui je suis tombée, & avec qui je me suis couchée ? Clotilde s'approchant du lit fut bien étonnée, quand elle vit, au lieu de Celadon, un Gentilhomme qui lui étoit inconnu. Sa surprise auroit éclaté, si le Frère d'Isabelle eût été plus éloigné. Mais elle se rérint par l'aprehension qu'elle eut d'être entendûe. Isa-

Isa-

DE DON PEDRO ET D'ISABELLE. 11

Isabelle se mit à pleurer, & Clotilde pleura de concert. Toutes deux fondoient en larmes d'une si étrange manière, qu'elles auroient amolli un cœur de pierre. Don Pedro cependant tenoit entre ses bras la désolée Isabelle; &, quelque effort qu'elle fit, elle ne put s'en débarasser. Mais il attendit de lui parler jusqu'à ce que sa douleur se fût un peu apaisée.

Alors il commença de la consoler, & lui dit: Madame, je suis fâché de vous voir si affligée; mais j'espère que vôtre tristesse se convertira en joye. Vous savez, ma chere Isabelle, que j'ai languï deux ans pour le moins dans l'esperance d'être vôtre Serviteur. Vous avez été témoin de mes empressemens, de mes soins, & de mes respers; & vous savez de qu'elle manière ils ont été récompensez. M'avez-vous jamais donné un regard doux & favorable? Au contraire ces beaux yeux, qui jettent un feu admirable, & qu'il baisa en même tems, n'avoient jamais rien de farouche que pour moi. Mes soins augmentoient ma disgrâce, & mes respers vous rendoient crüelle. Mais, comme la Palme se relève toujours dans les plus grands accablemens, ainsi vos cruautez n'ont fait qu'exercer mon Amour.

Vous savez, continua-t'il, que Mr. vôtre Mari en eut des chagrins horribles; & qu'il ne me voyoit jamais que de mauvais ceil. Il me regardoit comme un Monstre qui ne cherchoit qu'à devorer sa chere Isabelle. Et, quoi que nous fussions Amis depuis l'enfance,

12. LES AMOURS
fance, cependant il conçût une si grande
jalousie de moi, qu'il fuyoit par tout ma
rencontre. Si je m'asserois près de lui dans
l'Eglise, d'abord il quittoit sa place. S'il
me rencontroit quelque part en Compagnie,
il se retiroit brusquement. Enfin, de grands
Amis que nous étions autrefois, je dévins
à vôtre sujet l'objet de son aversion.

Ce n'est pas que je ne me fusse aisément
consolé de tout cela si la jalousie eût été
mieux fondée. Mais il croyoit que j'étois vô-
tre Favori, il me prenoit pour vôtre Mignon,
dans un tems, hélas! que j'étois vôtre Mar-
tir & l'objet de vos cruautés. Ainsi j'ai eu
le déplaisir de perdre l'amitié de vôtre Mari,
sans avoir pû m'insinuer dans la vôtre.

Cependant que je ne fis-je pas? & remar-
qués un peu l'affection que j'avois pour vous.
Je crus que Mr. vôtre mari pouvoit vous
être fâcheux à mon occasion. Dans cette
vûë je commençai, pour ne plus lui donner
ombrage, à me priver du plaisir de passer
par vôtre ruë. Et, quand je vis, que cela
ne faisoit aucun effët, je pris la résolution,
malgré moi, d'aller faire un voyage à Rome.

Là je fis une année entière de Pénitence;
mais je n'aurois jamais fait, si je voulois
vous décrire les peines que je souffris par cet
éloignement. Je suis persuadé, toute crüelle
que vous êtes, que, si vous en saviez la
moindre partie, vous sentiriez quelque mou-
vement de pitié. Mais enfin il falut se ren-
dre; & je me laissai aller agréablement à
cette forte passion que j'eus de vous révoir.

Après

Après mon retour combien de fois m'est-il arrivé, passant devant votre maison, d'en baiser non seulement la porte, mais les murailles, & de leur adresser mes plaintes? Je m'imaginois que les choses sensibles & les insensibles avoient changé d'être; &, au lieu que vous étiez si flexible & impitoyable, il me sembloit que le bois & la pierre prenoient pitié de moi.

J'appris cependant que vous aviez un Amant; & c'étoit là à mon avis le comble de mon malheur. Je me flâtois d'être l'Homme qui par ses services meritoit d'avoir le plus de part à vos bonnes grâces. Ainsi je vous accusois d'injustice & d'ingratitude. Mais ni votre dureté, ni votre injustice, ni votre ingratitude, n'étoient pas capables de refroidir (beaucoup moins d'éteindre) la passion que j'avois pour vous. Tous ces crimes apparens, quelque grands qu'ils soient, n'étoient à mon avis que comme ces tâches que l'on attribue au Soleil. Le brillant de votre beauté me les rendoit imperceptibles; ou du moins ne permettoit pas que j'y arrêtasse ma vue.

Après toutes ces démarches, après tant de marques d'Amour, de respect & d'une grande constance quel sujet avez vous, ma chère Isabelle, de vous affliger du bonheur qui m'est arrivé? C'est un don de l'Amour, plutôt que de la Fortune. C'est ce petit Dieu, dont l'Empire est universel, qui m'a comme conduit par la main, pour me faire jouir du fruit de mes veilles, de mes soins,

& de mes peines. C'est par son assistance, que je suis enfin Vainqueur; & que j'ai eu la satisfaction de jouir d'une beauté à qui je m'étois entièrement dévoué.

Vous direz, peut-être, que ç'a été par surprise. Il est vrai; mais c'est une surprise, qui au fond n'a rien de lâche. Voulez-vous, mon Cœur, que je vous dise en peu de mots comment la chose s'est passée? & vous verrez que je n'ai pas tort.

En passant hier au soir devant votre maison j'aperçûs dans l'obscurité qu'un Homme avoit pris les devants, & qu'il s'en venoit tout droit à votre porte. Je fis alte; & je remarquai, quand il fut venu devant la porte, qu'il fit un signal. Votre Fille de chambre, que voicy, s'en vint tout aussi tôt à une fenêtre basse demander si c'étoit un tel. Il répondit qu'oui. Elle luy dit, que vous aviez un Frere ici nouvellement venu de Novare; que vous ne pouviez pas le quitter avant qu'il s'allât coucher; & que cependant il feroit bien de faire un tour quelque part.

Le Galant tout aussitôt s'en alla, & moi je pris son poste, à dessein de le surplanter. L'Amour m'inspira, que c'étoit là l'heure de Berger; & qu'il falloit prendre l'Occasion par les cheveux. Enfin je pris une ferme résolution, quoi qu'il arrivât, de poursuivre ma pointe, & de pousser mon dessein à bout. Je crûs la chose fort faisable, & rien ne fut capable de m'ébranler.

Suivant ces bons mouvemens, je suis entré

tré

tré dans vôtre maison, passai pour Celadon; & j'ai pris maintenant possession de son emploi. J'espère, ma chère Isabelle, que vous agréerez désormais mes services. C'est pourquoi je vous conjure de calmer vôtre esprit, & de vous assurer de moi comme d'une personne dévouée à vôtre service. Si vous doutez de ma fidélité, mettez moi à l'épreuve. Vous trouverez qu'en toute occasion je serai plus prêt à vous obéir, que vous à me commander.

A ces paroles il se jeta aux piez d'Isabelle, & lui demanda pardon de cette surprise. En même tems il lui protesta qu'il ne la quitteroit point, avant qu'il eût des assurances de son amitié. Enfin il sçut si bien la cajoler, qu'elle se rendit.

La paix étant faite, ils se deshabillerent & se mirent au lit. Ce fut alors principalement que Don Pedro goûta de si charmans plaisirs entre les bras d'Isabelle, qu'il se crût le plus heureux de tous les Hommes. Isabelle de son côté le trouva si charmant, qu'elle commença à avoir de l'Amour pour lui.

Pendant qu'ils se divertissoient ainsi, voici Celadon qui révient pour coucher avec Isabelle: mais sa place étoit prise. Il fit plusieurs fois le signal accoutumé; Clotilde fit la sourde oreille, & ne lui répondit point. Enfin il se retira chez lui fort mal satisfait, & maudit cent fois le Frère d'Isabelle, qu'il crut être la cause de son malheur.

Pour couper court, Isabelle se trouva si satisfaite de Don Pedro, qu'elle se donna toute à lui. Et, pour prévenir l'Amant disgracié, elle lui fit savoir qu'il ne se don-rât plus la peine de venir la voir; & qu'elle avoit des raisons importantes qui l'obligeoient à quitter cette manière de vivre. Cependant Don Pedro & elle se voyoient souvent, & ils rirent plusieurs fois ensemble de cette étrange aventure.





HISTOIRE NOUVELLE

*D'un Mari qui donnant les Innocens à
sa Servante, trompe la simplicité
de sa Femme.*

IL y avoit à Tours un homme d'esprit
& rusé, qui étoit Tapissier de feu Mon-
sieur le Duc d'Orleans, Fils du Roi Fran-
çois I. Quoique ce Tapissier fût demeuré
sourd après une grande maladie, il ne-lais-
soit pas pour cela d'avoir tout son esprit,
& d'en être si bien partagé, qu'il n'y avoit
point d'homme de son métier plus rusé que
lui. Quant aux autres affaires du monde,
vous verrez par ce que je vais vous conter,
de quelle manière il pouvoit s'en tirer. Il
avoit épousé une femme de bien & d'hon-
neur, avec laquelle il vivoit fort paisible-
ment. Comme il craignoit fort de lui dé-
plaître, elle s'étudioit aussi à lui obéir en
tout. Outre la grande amitié que le Mari
avoit pour la Femme, il étoit si charitable,

B^o 3. qu'il

qu'il donnoit souvent à ses voisines ce qui appartenoit à sa Femme; ce qu'il faisoit toutefois le plus secrètement qu'il pouvoit. Ils avoient une bonne grosse Servante, dont le Tapissier devint fort amoureux. Cependant craignant que la Femme ne s'en apperçût, il affectoit souvent de la gronder, disant que c'étoit la créature la plus paresseuse, qu'il eût jamais vûe; mais qu'il ne s'en étonnoit pas, puisque sa M^{aitresse} ne la batoit jamais.

Un jour qu'on patloit de donner les Innocens, le Tapissier dit à la femme, que ce seroit une grande charité de les donner à sa servante: Mais, ajouta-t'il, il ne faudroit pas qu'elle les reçût de vôtre main, car elle est trop foible, & vôtre cœur trop tendre. Si je voulois y employer la mienne, nous en serions bien mieux servis que nous ne sommes. La pauvre femme qui ne se défioit de rien, le pria de vouloir faire l'opération, avouant qu'elle n'avoit ni le cœur, ni la force de battre. Le Mari accepta volontiers la commission, & comme s'il eût voulu la bien fesser, il fit acheter des verges les plus fines qu'il pût trouver. Pour faire accroire qu'il n'avoit pas dessein de l'épargner, il fit tremper les verges dans de la saumure, de manière que la pauvre femme avoit plus de compassion de sa Servante, que de défiance de son Mari. Le jour des Innocens étant venu, le Tapissier se leva de bon matin, & monta à la chambre haute, où la Servante étoit toute seule, & lui donna
les

les Innocens bien autrement qu'il n'avoit dit à sa Femme. La Servante se mit à pleurer; mais ses larmes ne servirent de rien. Cependant de peur que sa femme ne vint, commença à donner des verges sur le chalié avec tant de force qu'il les écorcha & rompit, & les apporta ainsi rompues à sa femme. Je croi, mamie, dit-il en arrivant, que vôtre servante se souviendra des Innocens. Le Tapissier étant sorti, la servante vint se jeter aux pieds de sa Maîtresse, & lui dit, que son Mari lui avoit fait le plus grand tort qu'on eût jamais fait à servante. La bonne femme s'imaginant qu'elle parloit des coups de verges qu'elle croyoit qu'elle eût reçûs, l'interrompit, & lui dit: Mon Mari a bien fait, & il y a plus d'un mois que je le prie de le faire. Si vous avez du mal, j'en suis bien-aise. Ne vous en prenez qu'à moi. Il ne vous en a pas tant fait qu'il devoit. La servante voyant que sa Maîtresse approuvoit une telle action, crut que ce n'étoit pas un aussi grand peché qu'elle s'étoit imaginé, puis qu'une femme qui passoit pour si vertueuse, en étoit la cause. Aussi n'en osa-t'elle plus parler depuis.

Le Tapissier voyant que sa femme étoit aussi aise d'être trompée, que lui de la tromper, résolut de lui donner souvent la même satisfaction, & gagna si bien la servante, qu'elle ne pleuroit plus pour avoir les Innocens. Il fit long-tems la même vie sans que sa femme s'en appercût, tant qu'enfin l'hiver vint, & amena quantité de neiges.

Comme le Tapissier avoit donné dans son jardin les Innocens à sa servante sur l'herbe verte, il voulut aussi le lui donner sur la neige. Un matin avant que personne fut éveillé, il la mena tout en chemise sur la neige. En badinant tous deux, & se jettant de la neige, ils n'oublièrent pas le jeu des Innocens. Une voisine qui s'étoit mise à la fenêtre qui regardoit droit sur le jardin pour voir quel tems il faisoit, vit l'exercice des Innocens, & trouva l'action si mauvaise, qu'elle résolut d'en avertir sa bonne Comere, afin qu'elle ne fut plus la dupe d'un si méchant Mari, & ne se servît pas davantage d'une servante si vicieuse. Après que le Tapissier eût fait tous ses beaux jeux, il regarda autour de lui, s'il n'avoit été vû de personne, & vit sa Voisine à la fenêtre; ce qui le chagrina fort. Mais comme il savoit donner toutes sortes de couleurs à sa Tapissierie, il crut si bien colorer ce fait, que la Voisine y seroit aussi-bien trompée que sa femme. Il ne se fut pas plutôt recouché, qu'il fit lever sa femme en chemise, & la mena au même endroit qu'il avoit mené la servante. Il badina quelque tems avec elle à lui jeter de la neige, comme il avoit fait avec la servante; ensuite il lui donna les Innocens comme il avoit fait à l'autre, & puis furent se recoucher. Dès la première fois que la bonne Tapissiere alla à la Messe, sa Voisine & bonne amie ne manqua pas de s'y trouver, & avec un fort grand empressement la pria, sans lui dire davantage, de chasser sa servante.

servante, qui étoit une méchante & dangereuse créature. La Tapissiere répondit, qu'elle n'en feroit rien, à moins qu'elle ne lui dit à l'avance pourquoi elle la croyoit si méchante & si dangereuse. La Voisine se voyant ainsi poussée, lui dit enfin, qu'un matin elle l'avoit vûe dans son jardin avec son Mari. C'étoit moi, ma commere, répondit la bonne femme en riant. Comment, dit l'autre? Tout en chemise au jardin à cinq heures du matin! Oüi, ma Commere, dit la Tapissiere, c'étoit en conscience moi-même. Ils se jettoient de la neige, continua la Voisine, puis aux tetons, puis ailleurs aussi privément qu'il étoit possible. Oüi, ma Commere, repliqua la Tapissiere, c'étoit moi-même. Mais ma Commere, reprit la Voisine, je les ai vû faire sur la neige une chose qui ne me semble ni belle ni honnête. Soit, Commere mamie, repartit la Tapissiere; mais comme je vous ai dit, & vous le rédis encore, c'étoit moi-même, & non ma servante, qui a fait tout cela; car mon Mari & moi badinons ainsi privément. Ne vous en scandalisez point, je vous prie. Vous sçavez que nous devons de la complaisance à nos Maris. Ainsi s'en retourna la Voisine, souhaitant bien plus d'avoir un tel Mari, que de venir demander celui de la bonne Commere. Le Mari de retour, la femme lui conta tout du long ce que sa Commere lui avoit dit. Bien vous en prend, mamie, lui dit le Tapissier, que vous êtes une femme de bien & d'esprit; car sans cela il y a longtemps que nous serions separez. Mais j'espère que Dieu nous fera la grace de nous
aimer

aimer autant à l'avenir que nous nous sommes aimez par le passé, & cela pour la gloire & pour nôtre satisfaction. Amen, mon Ami, dit la bonne femme. J'espère aussi que vous serez content de ce que je contribuerai de ma part à la bonne intelligence.

LES AMOURS

D E

R O D R I G U E

E T D E

T H E R E S E.

Sur les bords du Tage en Espagne est située la fameuse Cité de Toléde, qui va nous fournir l'Histoire amoureuse d'un jeune Cavalier nommé R O D R I G U E, & d'une Dame qui portoit le nom de T H E R E S E. Rodrigue étoit un des Premiers de la Noblesse de la Ville, un jeune homme bien fait, & qui possédoit de grands biens. Therese étoit une des principales Dames de la Ville, la femme de Don Pedro C—— Sa beauté étoit admirée de tous ceux qui avoient l'honneur de la connoître; mais la reputa-
tion.

ration de sa vertu passoit celle de sa beauté. Rodrigue cependant en devint amoureux, & fit tous ses efforts pour le lui faire connoître. Il ne negligea rien de tout ce que font les Galans dans de semblables occasions; & Madame Theresè ne se trouvoit jamais dans aucune réjouissance que Rodrigue ne s'y recontrât.

Don Pedro le Mari s'aperçût ei fin, que Rodrigue étoit devenu amoureux de la Femme. Mais, comme il étoit fortement persuadé que c'étoit en-vain, il n'en conçût point de jalousie. Au contraire, tantôt il plaignoit le sort de ce jeune Cavalier, tantôt il étoit d'humeur à s'en railler. Il est vrai que Theresè n'avoit aucune mauvaise intention. Elle avoit été trop bien élevée; & son Mari l'aimoit avec trop de tendresse, pour donner lieu de croire qu'elle lui fût infidelle. Cependant elle avoit une joye secrète de ce que Rodrigue l'aimoit, & de se voir préférée par ce Cavalier à tant d'autres Beutez de Toléde.

Elle n'en fit pourtant aucun semblant & quoique Rodrigue ne perdit aucune occasion pour faire réussir ses inclinations, à peine pût-il tirer d'elle un regard favorable. Quelque attaque que lui fit ce Cavalier, elle triomphoit toujours de sa passion.

Mais, par bonheur pour lui, il y avoit à Toléde dans ce tems-là une sainte Maquerelle, dont il se servit fort à propos dans cette occasion. C'étoit une bonne Vieille, mais adroite, & qui entendoit fort bien son

son

son métier. Elle passoit généralement pour une très honnête femme ; & il n'y avoit que quelques particuliers qui fussent bien le contraire ; sur-tout ceux , qu'elle avoit servi par ses ruses & par ses intrigues. Rodrigue en eut quelque vent , & voulut bien s'adresser à elle. Il la trouva un jour , & lui parle en ces termes. Dame Mokine, (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) voici un malheureux Amant qui s'adresse à vous , & qui vient vous mettre sa vie entre vos mains. Allez , je vous prie , fléchir le cœur de Therese , & je vous ferai part de tout ce que je possède. Je sçai que vous êtes prudente & fort adroite , & qu'il ne tient qu'à vous de me rendre heureux.

Pour qui me prenez-vous , Rodrigue ? répondit la Maquerelle. Sachez que je ne suis pas de cette lâche profession ; & que je préfère infiniment l'honnête à l'utile. Si je voulois faire ce métier , j'ai deux Filles à moi , que l'on peut appeller belles. Mais Dieu me garde de les prostituer. Je n'ai que peu de tems à vivre , & je veux l'employer à servir Dieu , & la S. Vierge , à visiter les Eglises , & à gagner des indulgences.

J'avouë , & Dieu le sçait (poursuivit la bonne Femme) que j'ai été souvent recherchée pour des affaires de cette nature. Et , s'il étoit à propos , je pourrois bien vous nommer des Personnes de marque qui m'ont sollicitée , à leur abandonner mes Filles , & qui me promettoient pour cela des montagnes

gnés d'or. Mais une bonne conscience vaut bien plus que tout celà. Il est vrai que mes Filles en ont tiré quantité de beaux bijoux; tantôt une robe, tantôt une chaîne dor; l'une un Diamant, & l'autre une émeraude. Cependant j'ose dire qu'elles se sont toujours conservées dans les bornes de l'honnêteté: & il est bien juste au fond que ces Messieurs-là reconnoissent le tems que l'on perd avec eux. Pour moi, je ne suis pas allés scrupuleuse pour desaprover un gain si raisonnable.

Quant à vous, Seigneur Rodrigue, il faut que je vous avouë, que je suis infiniment obligée à vôtre Maison; & que je me tiendrois conpable de la dernière ingratitude, si je ne tâchois à vous rendre service, autant que la bienséance me le permettra. J'ai reçu beaucoup de faveurs de feu Madame vôtre mere, la plus généreuse Dame de son tems, & Dieu ait pitié de son Ame. Mais, depuis sa mort, qui m'affligea grandement, n'y ayant plus de femme dans vôtre maison, la modestie m'en a défendu l'entrée. Vous savez qu'il n'est pas bon d'entrer dans une Rivière, à moins que l'eau n'en soit claire.

Que vous êtes beau jeune homme, Seigneur Rodrigue, continua-t'elle. Vous avez bien crû depuis trois ans; car vous n'étiez alors qu'un enfant. Vous ressemblez parfaitement à Monsieur vôtre Pere, qui étoit aussi un bel homme, & le plus accompli Cavalier de Toléde. Je prie Dieu, qu'il vous benisse, qu'il vous fasse réussir dans toutes vos entreprises. Pour conclusion, je

C

veux

veux bien, Rodrigue, vous servir en tout ce que je pourrai. Il me semble même que ma conscience m'y oblige, après tant de bienfaits que j'ai reçûs de vôtre illustre Maison. Et, quoique ce ne soit pas ma profession de négocier entre Galant & Galante, je veux forcer mon naturel pour vôtre service, & fouler aux piez tout ce qu'il y a de bas pour m'aquerir l'honneur de vôtre amitié. Je dis bien plus, Seigneur Rodrigue; Si vous m'aviez dit la moindre parole touchant mes propres Filles, je croi que j'aurois peine à vous les refuser.

Il est vrai que Madame Therese, si c'est celle que j'entens, je veux dire la Femme de Don Pedro C——, est une Beauté achevée, & une Dame de la première qualité. C'est la même, repartit Rodrigue, c'est cette adorable Beauté, qui a captivé mon cœur, & qui le tient dans ses chaînes. Hé bien! repliqua la bonne Miquerelle, prenez courage. Je la connoi parfaitement bien; & me fai fort de vous en mettre en possession.

Heureuse conclusion pour Rodrigue, qui en tressallit de joye, & qui la conjura de pousser cette affaire à bout, avec mille protestations qu'il lui fit, de la bien récompenser. Elle lui promit d'aller voir le lendemain Madame Therese, & là dessus ils se séparèrent.

Le lendemain, un peu après les Vêpres, dans le temps que Don Pedro n'étoit pas au logis, Mokine s'en va voir Therese, avec des bijoux à vendre. D'abord qu'elle fut entrée

entrée dans sa maison, elle demanda à parler à Madame. On la fit entrer dans la Salle, & tout aussitôt Therese lui demanda ce qu'elle vouloit. J'ai dit-elle, ici, Madame, quelques raretez, qui pourroient bien être à vôre goût. Ayez, je vous prie, la bonté de les voir. Pendant que Therese s'amusoit à voir ces bijoux, Mokine l'entretint de l'habitude qu'elle avoit eüe avec Madame Elvire sa Mere, & de plusieurs marques qu'elle avoit de sa bonté.

Enfin, après plusieurs discours de cette nature, elle commença à lui parler de Rodrigue, & voici de quelle manière. Que ce Siècle est méchant, dit elle, & jamais la Jeunesse ne fut plus étourdie! Ayez la bonté, Madame, de m'écouter; & vous avouerez avec moi, qu'il n'est rien de plus extravagant qu'un jeune homme dans ses amours. Comme je venois ici, & que je n'étois qu'à deux pas de vôre porte, un jeune Cavalier bien-fait, & qui a bon air, m'a abordé, & s'est enhardi de me dire, que si je voulois le mener auprès de vous, il se cacheroit facilement sous mon Garde-infant. Je suis bien trompée si ce n'est Seigneur Rodrigue d'Albicenai; du moins il en a bien l'air.

Therese ne dit mot; mais se mit un peu à sourire, sans s'imaginer qu'il y eût aucune chose de l'invention de la Vieille, qui voyant son foible poursuivit ainsi son discours. En verité, Madame, vous me paroissiez plus belle que jamais; & il ne fut

pas s'étonner, si vous donnez de l'Amour à ceux qui aiment le Sexe. On ne peut être qu'heureux, quand on vous possède. Et que dites-vous, Madame, si je vous dis que le même Cavalier, qui m'a abordé, m'a prié de vous faire ses très humbles baismains, &c?

Ce discours jetta véritablement de la confusion sur le visage de Therese; mais elle en conçût de la joye en même tems. Elle eut pourtant la prudence de paroître fâchée contre la Vieille, jusqu'à lui défendre l'entrée de sa maison. Mais la bonne Maquerelle fit si bien ses excuses, & tourna la chose d'une manière si plausible, qu'elle obtint la permission de révenir chez Therese.

Quelque tems après elle alla rendre compte à Rodrigue de ce qui s'étoit passé. Prenez courage, lui dit-elle, & ne doutez point que la chose ne réussisse à vôtre contentement. Quelque résistance que fasse Madame Therese, ne vous rebutez point. Les Dames ne veulent pas se laisser prendre du premier assaut. La résistance a quelque chose de noble; & l'on traite de lâches ceux qui se rendent d'abord. Après tout, Seigneur Rodrigue, avouez que la Victoire est fade, quand on la gigne sans peine; & que le plaisir de vaincre, se mesure par la résistance de celui qui est vaincu. Pour moi, je suis persuadée que Madame Therese, outre le motif de la gloire, ne se rendra qu'après quelque tems; afin de vous animer d'autant plus, & de vous faire goûter la victoire avec plus de plaisir.

Après

Après ce discours, qui surprit bien Rodrigue, elle promit de ne rien omettre qui pût contribuer au succès de cette entreprise. Et lui de son côté lui reñera les assurances de son amitié. Il lui en donna même des marques dès le lendemain, par un Present considerable qu'il lui envoya.

Ce Present anima la Vieille, qui le jour d'après ne manqua pas d'aller chez Terese, & lui porta quelques raritez d'Italie pour lui en faire present. D'abord Terese la reçût assés froidement. Mais la vieille Maqurelle parut nonobstant cela avec un visage riant, & s'adressa à elle en ces termes: Madame, je ne saurois me satisfaire, sans avoir l'honneur & de vous rendre mes respects. Je vous honore, je vous considère, comme une Dame du premier Sang de Toléde. Et quoi que je fusse l'autre jour assés malheureuse, que de vous déplaire par le recit que je vous fis d'une certaine aventure, j'espère que j'aurai maintenant le bonheur de vous plaire. Quoi qu'il en soit, je suis resoluë de prendre tout en bonne part. Il n'est rien, Madame, que je ne fasse, pour gagner vos bonnes graces; & peut-être que, quand vous m'aurez pratiquée, vous ne m'en jugerez pas tout-à-fait indigne. Je sai beaucoup de secrets que peut être vous ne savez pas, & vous prie très humblement, d'accepter cette phiole de cristal, pleine d'une certaine eau tout-à-fait odoriferante, qui m'a été donnée par une Amie. C'est, Madame, la meilleure eau qui soit dans son genre. Ou-

tre cette phiole elle lui presenta d'autres raretez d'Italie propres pour les Dames, qui plurent fort à Therese.

Therese la remercia, & lui fit offre de services. Ensuite elles parlerent de choses indifferentes; & Mokine enfin tomba sur le discours de Rodrigue. Therese, pour couper court, lui dit franchement, que si Rodrigue avoit quelque dessein sur elle, il n'avoit qu'à desister, qu'elle étoit femme d'honneur, & que bien-loin de fausser la foi à son Mari, elle sacrifieroit sa vie à son honneur. Certes, Madame, repliqua Mokine, vous parlez en femme d'honneur: Mais il faut avoir l'esprit bien fort dans le siècle où nous vivons pour ne pas donner dans la galanterie, & sur tout dans un tems que les Maris ne font aucun scrupule de rompre le sacré lien du Mariage. Ha! Madame, qu'il y en a peu qui se contentent d'une seule Femme. On les voit par-tout qui caressent, l'un la Fille de chambre, & l'autre la Nourrice, l'un qui se glisse chez sa Voisine, & l'autre, qui sous prétexte de faire un tour de promenade s'en va peut-être baiser une Pâissane. Et pour-quoi ne pas se vanger d'un si grand abus?

Therese, à ces paroles, ne put s'empêcher de rire. Cependant elle protesta à Mokine, que, comme elle étoit resoluë de ne point prendre connoissance des pas glissans de son Mari, elle vouloit absolument se conserver pure & sans tâche. Enfin, après plusieurs repliques de part & d'autre, Mokine lui dit, que ferons nous donc de Rodrigue?

gue? C'est un jeune homme bien fait, & de très bonne Famille. Il est éperdument amoureux de vôtre Personne; & je suis persuadée, que si vous le rebutez tout à fait, il en perdra les sens ou la vie. Prenez en pitié, je vous prie, & ne soyez pas si cruelle que de laisser perir (faute de quelque complaisance) un Gentilhomme qui vous aime avec tant de tendresse, & qui n'a rien au fond que d'aimable.

Mokine, répondit Therese, mon honneur m'est plus cher que l'amour de Rodrigue. Pourquoi s'amuse t'il à aimer ce qui est hors de son pouvoir? Je suis la femme de Don Pedro, & non celle de Rodrigue. Vous en avez assez, Madame, dit la Vieille, pour être à l'un & à l'autre. Don Pedro n'en sera pas plus pauvre; mais Rodrigue en fera plus riche. Pourquoi ne pas s'accommoder dans ce Monde-ci? Peut-être y trouverez-vous vôtre compte. Enfin, Madame, souffrez que je vous dise, que je ne veux point vous quitter que je n'aie une réponse favorable pour ce jeune Cavalier; afin que je n'en sois plus inquiétée.

Tout ce que j'ai à vous dire, répondit Therese, c'est que, si Rodrigue a quelque chose à me communiquer, qu'il le vienne faire en la présence de mon Mari, & alors je l'écouterai. C'est-à-dire, répartit Mokine, que, si Rodrigue a envie de vous posséder, il faut qu'il en demande la permission à Monsieur vôtre Mari. Vraiment, Madame, ce n'est pas là le moyen de réussir

Là dessus Therese rompit la conversation & feignant d'être en colere se retira dans une autre chambre.

Toute autre Femme que Mokine auroit desfilé, & n'auroit plus rien espéré de Therese. Mais la bonne Vieille entendoit trop bien son mérier. D'abord elle s'en va voir Rodrigue, & lui dit qu'elle avoit de bonnes nouvelles pour lui. Mais, avant que de lui en faire part, elle lui demanda deux pistoles pour le Present qu'elle avoit fait à Therese à son occasion. Rodrigue mit aussitôt la main à la bourse, & lui donna quatre pistoles.

Cela fait, elle commença à lui rendre compte de son dernier entretien avec Therese, & y ajouta plusieurs choses de son invention. Enfin elle lui dit sa dernière réponse, dont l'Amant fut bien étonné. Quel succès, s'écria-t'il, doit on se promettre d'une si cruelle réponse? & le moyen de réussir: s'il faut que pour jouir de Therese, je m'adresse à son Mari? Ne vous mettez pas en peine, répondit la Maquerelle, j'ai trouvé le secret d'en venir à bout par la voie du Mari. Laissez-moi faire, & tout ira bien. Rodrigue fut encore plus surpris qu'auparavant, quand il aprit le tour de la Maquerelle; & se flata de quelque esperance.

Le lendemain, à l'heure de dîner, elle vint habiller Rodrigue en Villageoise, avec un couvre-chef de grosse toile, & sur cela un paquet d'étroupe. Elle lui mit encore

une

une quenouille au côté, un panier au bras, & au doigt un anneau d'argent. Pour l'accompagner, elle lui donna une vieille femme, du même métier qu'elle. Cette Maquerelle, pour ôter tout soupçon, conduisit la Villageoise dans une rue qui répondoit à une des portes de la Ville. De là elles vinrent toutes deux chez Don Pedro, & demandèrent d'avoir accès auprès de lui. Don Pedro n'en fut pas si tôt averti, qu'il les fit entrer dans la Sale, où Therese étoit avec lui.

Rodrigue avoit la mine d'une Villageoise éstrayée, qui cherchoit un lieu de refuge. Cette Villageoise étant donc entrée dans la Sale, s'aprocha de Don Pedro, & en commença à lui parler en ces termes: Seigneur, dit-elle avec une voix entrecoupée de sanglots, je me récommende à vous; & pour l'amour de Dieu protegez-moi dans vôtre maison. A ces paroles elle se mit à pleurer, & Don Pedro tout émû de compassion fit ce qu'il put pour la consoler. Qu'avez vous, lui dit-il, ma bonne Femme? Dites-moi ce que c'est, & je tâcherai d'y apporter du remède. D'abord la Vieille, qui ne vouloit pas que Rodrigue parlât beaucoup, de peur que sa voix ne le fît reconnoître, prit la parole pour lui. Seigneur, dit-elle, cette jeune Femme que vous voyez ici en habit de Païsane, est une Dame bien née, & Femme du brave Cavalier Montebro. Ce Cavalier eut le malheur, il y a quelque tems, de tuer une Personne. Cela

l'obligea de sortir de la Ville, & de se réfugier chez un de ses Amis. Comme c'étoit près de la Ville, il fit avertir sa Femme de se déguiser en Païsane pour l'aller voir. Elle a bien voulu se servir de moi pour la conduire jusques là, & nous croyions de sortir sans obstacle; lors que tout d'un coup on nous a arrêté à la porte de la Ville, sous prétexte que le Vice Roi avoit nouvellement donné ordre qu'on ne laissât sortir personne sans l'examiner. D'abord on a bien vû à l'air de cette Dame, qu'elle s'étoit déguisée. Et l'un des Gardes lui a dit franchement, Madame, vôtre visage est trop bien-fait pour une Païsane; & il vaudroit bien mieux pour vous que vous demeuriez en Ville. Vous n'avez qu'à vous en retourner chez vous avec vos étopes. Nous n'avons rien répondu; mais tout doucement nous sommes retournées sur nos pas, sans regarder si on nous suivoit. Et faisant chemin, nous avons jugé à propos de nous mettre ici à couvert sous vôtre protection. L'aprehension d'être découvertes dans nôtre déguisement, au cas que nous nous fussions retirées tout droit chez nous; & la réputation que vous avez d'être un Seigneur Noble & Généreux, nous a fait prendre cette liberté. Seigneur, poursuivoit-elle, nous osons nous promettre qu'ici nous serons en lieu de sûreté; & que vous ne souffrirez pas que l'on nous fasse insulte. Cette pauvre Dame (Dieu le sait) est déjà assés affligée, & elle a plus besoin de consolation, que d'insultes.

Pendant

Pendant que cette Vieille debitoit ces fourberies, Rodrigue faisoit l'affligée, baïssoit la tête, & passoit sur son visage, tantôt une main, tantôt l'autre, s'essuyant les yeux de tems en tems avec un mouchoir qu'il avoit de grosse toile.

Ce triste objet, & le conte que la Vieille venoit de faire à Don Pedro, le touchèrent sensiblement. Si bien qu'il donna ordre tout aussi tôt à ses Serviteurs qu'on fermât la porte de la rue; & qu'on ne l'ouvrit à personne sans sa permission. Il se tourna en même tems vers Rodrigue, & lui dit; Madame, je suis fâché du malheur qui vous est arrivé à l'égard de votre Mari. Pour ce qui regarde la peur que vous avez eüe, & qui vous a fait venir dans ma maison, vous n'avez qu'à vous mettre l'esprit en repos. Je vous prens l'une & l'autre sous ma protection, & ne craignez pas qu'il vous arrive aucun mal. Aparemment vous n'avez été reconnuë de personne. Au reste je vous suis obligé de la confiance que vous avez eu moi.

Ensuite il parla à Therese, & lui recommanda cette pauvre Dame affligée. Consolez-la, lui dit-il, le mieux que vous pourrez, menez-la dans votre chambre, & lui faites caresse. Cela fait, il prit congé, & sortoit de la maison pour quelques affaires. D'abord Therese les conduisit toutes deux dans sa chambre, & ne se doutant de rien, leur fit beaucoup de civilité. Après quelque tems la Vieille fit un plausible prétexte pour
sortir,

sortir, à dessein de laisser Rodrigue tout seul avec Therese.

Peu après qu'elle fut sortie du consentement de Rodrigue, le Galant se leva, & prit son tems pour fermer la porte à clef. Ensuite il prit Therese par la main. & mettant bas son couvre chef demeura tête découverte. Therese, qui le reconnut, fut bien étonnée, & peu s'en falut qu'elle ne s'évanouît. Rodrigue cependant la supplia de ne point faire de bruit. Si l'on nous trouve ensemble dans l'état où je suis, vous allez, dit-il, mettre ma vie & vôtre honneur en danger. Et qui ne croira, me trouvant seul avec vous, que c'est par vôtre ordre, Madame, que j'y suis venu? Vous aurez beau vous excuser, on ne vous en croira pas. Ha! Traître, dit Therese, est-ce ainsi que vous croyez de pousser à bout ma vertu? Sachez que je préfere mon honneur à ma vie, & que je perirai plutôt que de me rendre. Et moi, répondit Rodrigue, je suis résolu de vaincre, ou de mourir. A quoi bon tant de résistance? Nous pouvons jouir l'un de l'autre, sans risquer vôtre honneur. Il n'y a qu'à être secret, comme il faut l'être dans ces occasions. Mais au fond qu'ai-je fait qui merite vôtre indignation? Est ce un crime que de vous aimer? Ce seroit un peché de ne le pas faire. Pourquoi me traitez vous de Traître, moi qui ne suis venu ici que par vôtre ordre? J'en appelle Mokine à témoin. Elle m'a dit de vôtre part, que si je voulois vous parler, il falloit que je le fisse en la presence
de

de Monsieur vôtre Mari, & qu'alors vous m'écoûteriez. Je l'ai fait Therese, sans risquer vôtre honneur; ainsi je ne voi pas que vous ayez raison de vous plaindre. N'est-il pas vrai encore que Don Pedro lui-même m'a reeommandé à vous, qu'il vous a prié de me consoler, & de me faire caresse? Pourquoi donc n'obéissiez-vous à ses ordres, dans une occasion si pressante & si favorable? Aimable Therese, prenez pitié d'un Amant qui vous adore, & acceptez ses très-humbles services. Il m'est impossible de vivre sans vous aimer. Et, si vous préférez ma mort à mon amour, me voici prêt à la recevoir de vos mains.

A ces paroles, que Rodrigue assaisonna de larmes, il sembloit que le cœur de Therese fût amolli: mais elle ne répondit rien. Ce qui obligea Rodrigue de poursuivre ainsi son discours, qu'il entremêla de baisers de tems en tems, en serrant Therese de près. Therese, ma chère Esperance, que ne rendez-vous cœur pour cœur, & amour pour amour? La Justice vous y oblige, & c'est de la bienséance. Apprenez, Madame, à faire comme les autres. Il n'est rien de tel que ces plaisirs dérobez, & ces Amours secretes. Tout y va; c'est le Génie du Siècle! Et pourquoi voudriez-vous vous rendre si singulière? Je suis bien trompé, Therese, si Don Pedro est de vôtre humeur. Il est trop galant, pour être si dégoûté; mais trop secret pour vous donner de l'ombrage. Aussi c'est entendre l'Art d'aimer que d'être se-

38 LES AMOURS
ciet. Et qu'y a-t'il, Therese, qui nous empêche de l'être? nous pouvons jouir l'un de l'autre, à l'insçu de tout le Monde. Et, si personne ne le fait, qui nous en feroit des reproches?

Enfin Therese, étant épuisée de larmes & de soupirs, se laissa aller au raisonnement de Rodrigue. Ce n'étoit alors que feu & flamme. Maintenant, dit-elle à Rodrigue, je me sens vaincû; & je suis prête à accomplir vos desirs. A ces paroles elle embrassa son Amant, & ils se baisèrent avec de transports d'une joye inconcevable. Mais ce ne fut que le prélude des plaisirs qu'ils eurent après; lors que Therese accorda la dernière faveur à Rodrigue.

Ce fut sur un lit qu'il y avoit dans la chambre, où ils passerent ensemble près de deux heures. Et ce fut là que Therese trouva Rodrigue si bien à son goût, qu'elle tomba d'accord facilement avec lui des moyens de se révoir, sans l'assistance de Mokine. Enfin après s'être juré une inviolable amitié, le Galant prit congé d'elle, & se retira avec le même habit de femme qui avoit été l'instrument de son bonheur.

A l'heure du souper Don Pedro revint au logis, & demanda à Therese où étoit la belle Païsane qu'il avoit laissée avec elle. Therese répondit, qu'elle s'en étoit allée depuis peu chez une de ses Parentes. C'est une Femme, ajouta-t-elle, d'une belle conversation, & qui a beaucoup d'esprit, de douceur & de modestie. J'ai pris beaucoup
de

de plaisir dans la compagnie, & selon vos ordres je lui ai fait toute sorte de civilité. Mais il m'a été impossible de la faire rester plus long tems, quelques efforts que j'aie fait pour la retenir. J'aurois bien souhaité, repliqua Don Pedro, de la révoir, & de m'entretenir quelque tems avec elle. Cependant je suis bien-aisé que vous lui a'iez fait bon accueil.

En finissant ces paroles il se mit à table, sans sçavoir qu'il fût Bourgeois de Monte Cornetto. Au lit Therese trouva bien de la difference entre les baisers d'un Mari & ceux d'un Amant. Elle sentit même un extrême regret d'avoir perdu tant de tems. Mais en récompense elle résolut de ne point perdre l'occasion de réjoindre Rodrigue. Si bien qu'ils jouirent long tems de leurs amours, sans que Don Pedro en eût le moindre soupçon.



n'en pouvoit plus. Cependant elle aimoit tant sa gloire, & la réputation qu'elle s'étoit acquise, lui étoit si chère, qu'elle dissimuloit entièrement sa passion. Après un an de souffrance sans vouloir se soulager comme les autres par les yeux & par la langue, son cœur se trouva si enflâmé, qu'elle vint chercher le dernier remède, & pour conclusion, elle crût qu'il valoit mieux satisfaire son desir, pourvû qu'il n'y eût que Dieu qui connoît son cœur, que d'en faire confidence à un qui pût reveler son secret. Cette résolution prise, un jour qu'elle étoit dans la chambre de sa Maîtresse, & qu'elle regardoit sur une terrasse, elle vit celui qu'elle aimoit si fort, qui s'y promenoit. Après l'avoir regardé jusques à ce que l'obscurité le dérobat à sa vûë, elle appella un petit Page qu'elle avoit, & lui montrant le Gentilhomme; Voyez vous bien, lui dit elle, ce Gentilhomme en point de satin cramoisi, & qui a une Robe fourrée de loup-cervier? Allez lui dire qu'il y a quelqu'un de ses Amis, qui veut lui parler, & qui l'attend dans la galerie du Jardin. Pendant que le Page y alla, elle passa par la garde-robe de la chambre de sa Maîtresse, & se rendit à la galerie après avoir baissé sa cornette, & pris son masque. Quand le Gentilhomme fut à la galerie, elle alla d'abord fermer les deux portes par lesquelles on pouvoit venir sur eux, & l'embrassant de toute sa force sans ôter son masque, elle lui dit le plus bas qu'elle pût: Il y a long-tems,

mon Ami, que l'amour que j'ai pour vous m'a fait souhaiter de trouver le lieu & l'occasion de pouvoir vous entretenir; mais la crainte de mon honneur a été pendant quelque tems si forte, que j'ai été contrainct malgré moi de dissimuler ma passion. Mais enfin l'amour l'a emporté sur la crainte; & comme vôtre honnêteté m'est connue, je vous declare que si vous voulez me promettre de m'aimer, & de n'en jamais parler à personne, ni vous informer qui je suis, je serai toute ma vie vôtre fidèle & bonne Amie, & je vous assure que je n'aimerai jamais que vous: Mais j'aimerois mieux mourir que de vous dire qui je suis. Le Gentilhomme lui promit tout, & l'encouragea par ce moyen à lui rendre la pareille, c'est-à-dire, à ne lui rien refuser. C'étoit en hiver vers les cinq à six heures du soir, où par consequent les yeux ne servoient pas de grande chose. Mais si les yeux étoient inutiles, les mains ne l'étoient pas. En touchant ses habits il trouva qu'ils étoient de velours, étoffe riche en ce tems là, & qui n'étoit que pour les Personnes du premier rang. Autant que la main en pût juger, il trouva tout ce qui étoit dessous propre & en bon état. S'il tâcha de la regarder du mieux qu'il lui fut possible, elle fit si bien de son côté que le Cavalier s'aperçut aisément qu'elle étoit mariée.

Etant sur le point de s'en retourner d'où elle venoit, le Cavalier lui dit: Je fais beaucoup de cas de l'avantage que vous m'avez

accor-

dé sans le meriter ; mais j'en ferai encore plus de celui que vous m'accorderez à ma prière. Je suis si satisfait d'une pareille grace, que je vous supplie de me dire si je dois en espérer la continuation, & de quelle manière il vous en plaira que j'en use (car ne pouvant pas vous connoître) le moyen de pouvoir ailleurs vous demander la même faveur. Ne vous mettez point en peine, répondit la Belle, & comptez que tous les soirs après que ma Maîtresse aura soupé, je ne manquerai pas de vous envoyer querir, pourvû que vous soyez à cette heure-là sur la terrasse où vous étiez tantôt. Je vous manderai seul, & vous vous souviendrez sur tout de ce que vous avez promis. Cela voudra dire que je vous attens dans cette galerie ; mais si vous entendez parler d'aller à la viande, vous pourrez ou vous retirer, ou venir à la chambre de ma Maîtresse. Je vous prie sur tout de n'avoir jamais envie de me connoître, si vous ne voulez pas rompre avec moi.

La Belle & le Cavalier s'en allerent chacun de son côté. Leur intrigue dura longtems sans qu'il pût jamais sçavoir qu'elle étoit. Il avoit une envie merveilleuse d'en être éclairci. Il ne pouvoit pas s'imaginer qui ce pouvoit être, & ne concevoit pas qu'il y eût de femme au monde qui ne voulût pas être vûe & aimée. Comme il avoit entendu dire à certains Predicateurs ignorans, que qui auroit vû le Diable au vilage n'aimeeroit jamais, il s'imagina que ce pouvoit

être quelque malin esprit. Pour s'en éclaircir, il résolut de sçavoir qui étoit celle qui le recevoit si bien. Une autre fois donc qu'elle lui manda de la venir trouver, il prit de la craie, & en l'embrassant lui fit une marque sur l'épaule sans qu'elle s'en aperçût. Aussi-tôt qu'elle s'en fut allée, le Gentilhomme fut à la chambre de la Princesse, & se tint à la porte pour regarder les épaules de celles qui entreroient. Il n'y fut pas long tems sans voir entrer Mademoiselle Camille, marchant avec tant de fierté, qu'il n'osoit la regarder comme les autres, persuadé que ce ne pouvoit pas être elle. Mais comme elle eut le dos tourné, il vit la marque de craie blanche, & fut si étonné, qu'il eut de la peine à en croire ses yeux. Cependant après avoir considéré sa taille qui étoit toute semblable à celle qu'il touchoit, & les traits de son visage qui pouvoient se connoître en touchant, il demeura convaincu que c'étoit elle, & fut fort aise de voir qu'une femme, qui n'avoit jamais eu le bruit d'avoir de Galant, & qui étoit en réputation d'avoir refusé tant d'honnêtes gens, se fût enfin fixée à lui seul.

L'Amour qui s'ennuye de toutes les conditions, ne pût souffrir qu'il jouît long tems du plaisir qu'il goûtoit avec Camille. Le Cavalier eût si bonne opinion de ses charmes, & se flâta de si belles esperances, qu'il résolut de lui faire connoître son amour, s'imaginant que dès qu'il seroit connu il auroit sujet d'aimer avec encore plus de passion.

fin.

sion. Un jour que la Princesse se promenoit dans le Jardin, Camille alla se promener dans une autre allée. Le Gentilhomme la voyant seule s'avança pour l'entretenir, & feignant de ne l'avoir point vüe ailleurs, lui dit: Il y a long tems, Mademoiselle, que je vous aime, & que je n'ose vous le dire, de peur de vous déplaire. Cette contrainte m'est si fâcheuse, qu'il faut, ou parler, ou mourir, car je ne croi pas que personne puisse vous aimer comme je vous aime. Camille l'intertompant, & le regardant d'un œil menaçant; Avez-vous appris, lui dit-elle en grosse colére, que j'aye jamais eu d'Amant? Je suis assurée, que non: & je suis surprîse que vous soyez assés hardi pour tenir un tel langage à une si honnête femme que moi. Vous m'avez assés pratiquée ici pour connoître que je n'ai jamais aimé que mon Mari. Ainsi donnez vous bien de garde de me parler à l'avenir sur le même ton. Le Gentilhomme surpris d'une si profonde hipocrisie, ne pût s'empêcher de rire. Vous n'êtes pas toujours si sévère, Mademoiselle, lui dit-il. Que vous sert-il de dissimuler avec moi? Ne vaut-il pas mieux s'aimer parfaitement, qu'imparfaitement? Je ne vous aime ni parfaitement ni imparfaitement, repliqua Camille, & je vous regarde comme les autres serviteurs de ma Maîtresse, Mais si vous continuez à me parler de cette manière, je pourrai bien vous haïr de sorte, que vous vous repentirez de m'avoir donné sujet. Le Gentilhomme poussant

La pointe lui dit: Et où sont, M. demoiselle, les caresses que vous me faites quand je ne puis vous voir? Pourquoi m'en priver maintenant que le jour me découvre votre beauté, accompagnée de tant d'agrémens? Vous êtes hors du sens, lui dit Camille, en faisant un grand signe de croix, ou vous êtes le plus scelerat menteur de tous les hommes. Je ne croi pas vous avoir jamais fait plus ou moins de caresses que je fais à présent. Comment l'entendez vous, je vous prie? Le pauvre Gentilhomme croyant mieux la mettre à la raison, lui nomma le lieu où il l'avoit vüe, & lui dit la marque de craie qu'il lui avoit fait pour la connoître. Son emportement fut si outré, qu'au lieu de revenir à elle même, elle lui dit, qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & qu'il avoit inventé contre elle un si infame mensonge, mais qu'elle tâcheroit de l'en faire repentir. Lui qui sçavoit le credit qu'elle avoit auprès de sa Maîtresse, fit ce qu'il y eût pour l'appaiser; mais tout cela fut inutile. Elle le quitta avec fureur & s'en alla où étoit sa Maîtresse, qui quitta sa compagnie pour entretenir Camille qu'elle aimoit comme elle même. La Princesse la voyant si émuë, lui demanda ce qu'elle avoit. Camille ne lui cacha rien, & lui conta tout ce que le Gentilhomme lui avoit dit avec un tour si malin & si desavantageux au pauvre Gentilhomme, que dès le soir même sa Maîtresse luy fit dire, de se retirer chez luy incessamment & sans parler à personne, & qu'il y demeurât jusqu'à nouvel ordre.

ordre. Il obéit de peur de pis. Tant que Camille fut chez la Princesse, le Cavalier en demeura exilé sans recevoir aucunes nouvelles de Camille qui lui avoit promis qu'il la perdrait dès qu'il tâcheroit de la connaître.

LES AMOURS

DE

DON GARCIE

ET DE

LUCINDE.

Seville, la Capitale de l'Andalousie, & une des principales Villes d'Espagne, s'est autrefois signalée par les intrigues amoureuses de deux Personnes qui sont le sujet de cette Histoire. DON GARCIE étoit le nom de l'Amant, & LUCINDE celui de l'Amante. Don Garcie étoit un jeune Gentilhomme, qui servoit en qualité de Page un des premiers Marquis de la Ville: & Lucinde étoit une Demoiselle de 15 ans, Parente de la Marquise, qui l'avoit prise par amitié auprès d'elle. Don Garcie, qui en devint éperdument amoureux, prit son tems pour lui

lui faire la declaration d'Amour. Lucinde l'écoûta, & lui fit même une réponse favorable: Enfin ils s'aimerent si fort, qu'ils n'étoient qu'un Cœur & qu'une Ame.

Ce feu d'Amour se fit voir par tous les coins du logis. Toute la maison en prit connoissance, & on n'y parloit d'autre chose que des Amours de Don Garcie & de Lucinde. Elle en fut avertie par une Demoiselle de ses Amies, qui lui dit que la chose étoit venuë aux oreilles du Marquis & de la Marquise. Cette nouvelle affligea fort Lucinde qui la pria de lui donner quelque bon conseil.

Ce n'est pas un crime, lui dit la Demoiselle, d'avoir quelque intrigue amoureuse avec un Gentilhomme. Au contraire, c'est de la Galanterie; & pourvû que l'on ait soin de conserver son honneur, une Demoiselle en est bien plus estimée. Ainsi je ne voi pas que vous ayez aucun sujet de vous en attrister, à moins que ce ne soit de l'avis que je m'en vai vous donner. C'est que pour fermer la bouche à tout le monde, il faut que vôtre Don Garcie, sans faire semblant de rien, demande honnêtement son congé à Mr. le Marquis & à Madame la Marquise, sous prétexte de faire un voyage, ou une campagne. Il est en âge, poursuit elle, de souffrir la fatigue; qu'il s'en aille pour quelque tems à Madrid, en attendant que les affaires meurissent, & que vous puissiez vous réjoindre: Cependant vous pourrez entretenir ensemble un commerce

merce de Lettres , qui serviroit de rafraîchissement à l'ardeur qui vous brûle. Si vous croyez que l'absence soit capable d'éteindre ce feu , c'est en quoi vous vous trompez ; lors que l'Amour est sincère , il s'augmente par l'éloignement.

Lucinde approuva fort ce conseil , & loüa la prudence de cette Demoiselle. Elle ne manqua pas au premier jour de proposer la chose à Don Garcie. Mon cher Garcie , lui dit-elle , je suis au desespoir , & je ne fais ce que nous ferons. Toute la Maison rétentit de nos Amours , Mr. le Marquis & Madame en sont informez , & ils en ont averti mon Pere. Vous savez le dessein qu'on a de me marier avec une Personne riche & de qualité. Vous savez que c'est contre mon inclination , & la foi que je vous ai donnée. Si je me mari jamais , il faut que ce soit à Garcie ; & , si l'on me fait violence , je me jetterai plutôt dans un Convent que de vous manquer de parole. Cependant je serois d'avis , pour prévenir ce malheur , que vous fîssiez une retraite honorable. Elle expliqua cette retraite , suivant le conseil que la Demoiselle son Amie lui avoit donné.

A voir Don Garcie sur cette proposition , vous eussiez dit qu'il étoit frappé de la foudre. La pensée d'un si rude bannissement l'étourdit ; & après bien de soupirs , voici ce qu'il répondit avec une voix entrecoupée de sanglots. Je ne saurois , Mademoiselle , m'éloigner de vous , sans courir à mon tombeau. Si je vis en vôtre absence , assû-

E

rez

rez-vous que ce ne sera qu'une vie languissante. Et qui n'aimeroit mieux la mort qu'une vie de cette nature? Il est vrai qu'en m'éloignant, j'aurai la satisfaction de vous obéir, & il n'y a que ce motif qui puisse m'y faire résoudre. Enfin je suis tout à vous; & vous n'avez qu'à disposer de ma personne comme il vous plaira.

Ces paroles attendrirent le cœur de Lucinde; si-bien qu'elle fut sur le point d'entreprendre le voyage avec Don Garcie. Mais enfin sa prudence lui servit de frein, & elle crût qu'il valoit mieux attendre quelque tems dans l'espérance de quelque révolution favorable à leur dessein. Cependant, pour consoler son Amant, elle lui fit présent d'un Brasselet d'or. Prenez, dit-elle, ce Brasselet pour un gage de mon affection & de ma fidélité. En quelque lieu que vous alliez, mon cœur vous accompagnera; &, si vous m'êtes fidèle, le reste vous suivra bien-tôt. Garcie, mon cher Garcie, c'est pour Toi que je me préserve.

Faut-il donc, reprit Don Garcie, que je quitte ma chère Lucinde! Mais que ne doit-on pas faire pour obliger une Personne si aimable & si obligéante? Ayant dit ces paroles la douleur lui ferma la bouche, & l'obligea de se retirer.

Il s'en alla peu après trouver le Marquis son Maître, pour demander son congé. Il l'obtint, & dans peu de jours il se disposa à partir. Comme il fut prêt à partir, il s'en vint prendre congé de sa Maîtresse, avec

un

un cœur accablé de douleur. Me voici (dit-il) sur le point de sacrifier mes plaisirs, & peut-être ma vie, au Destin qui m'oblige de me réiter. En disant cela, il fondit en larmes, & ses larmes attirèrent celles de Lucinde. Ils s'embrassèrent long-tems, sans se pouvoir separer. Enfin Don Garcie prit congé, & s'en alloit; lors que sa passion le fit retourner sur ses pas pour révoir sa chère Maîtresse. Mon cœur, dit-il, je ne saurois vous quitter; & je me sens mourir, dès que je vous tourne le dos. Cette separation m'est crüeille au dernier point, & je ne saurois en augurer rien de bon. Mais, puisque le Destin le veut, il faut obéir. Adieu, ma chère Lucinde, adieu toutes mes Esperances. En disant ces paroles, il la rembrassa, & redoubla ses baisers, avec toutes les marques d'une affection la plus tendre. Lucinde eut le cœur si serré de douleur, que la parole lui manqua. Enfin ils se separerent, Don Garcie monta à cheval, & Lucinde se jeta sur son lit toute éplorée.

Il arriva en peu de jours à Madrid: & peu après son arrivée il fut reçu en qualité de Gentilhomme suivant, chez le Duc de Medina-Celi. Il le fit savoir à Lucinde, qui lui témoigna sa joye d'apprendre qu'il se fût logé dans une Maison si illustre, & le pria d'avoir patience. Elle lui donna en même tems de nouvelles assurances de la sincérité de son affection, qui adoucirent beaucoup la rigueur de son éloignement.

Cependant Don Garcie ne fut pas si-tôt

parti de Seville, que plusieurs Personnes de qualité s'adresserent à Lucinde à dessein de l'épouser. Un Gentilhomme ent'autres qui avoit de grands biens, fut préféré par son Pere à tous les autres. Un jour que Lucinde étoit d'assés bonne humeur, son Pere lui en fit l'ouverture. Ma Fille, lui dit il, je suis vieux, & chargé d'années. Vous êtes ma Fille unique, & ma plus grande joye seroit de vous voir bien logée. Il se presente un Parti fort avantageux, c'est Seigneur D... Il me semble qu'il n'est pas à refuser. Il est riche, est de naissance, & il a de belles qualitez. Tous nos Parens sont portez pour lui, & j'espère que vous ne lui serez pas contraire.

Lucinde, qui étoit honnête, & qui avoit appris dès sa jeunesse à respecter ses Parens, répondit fort modestement: Mon Pere, si mon inclination me portoit au mariage, je vous avouë que je n'aurois aucune objection à vous faire. J'embrasserois vôtre offre avec joye, & avec reconnoissance. Mais je n'ai point encore de penchant à me marier, & je vous declare que je ne laurois me résoudre. Je suis jeune, & je tiens encore de l'enfance.

Le Pere prit tout cela pour une marque de sa modestie, & ne voulut pas la presser cette fois-là. Mais ses Parens lui rompirent tant la tête sur ce sujet, qu'enfin qu'elle ne put plus s'en défendre. Cependant vous pouvez croire qu'elle fut long-tems combatuë; d'un côté par la foi qu'elle avoit promise à son

son

son cher Garcie, & de l'autre par l'apprehension de tomber en la disgrâce de tous ses Parens.

Elle trouva pourtant un milieu, & s'avisa d'un expedient pour complaire à ses Parens, sans fausser sa foi à Don Garcie. Je voi bien, dit-elle à son Pere, que vous êtes tout-à fait résolu de me marier; & qu'il faut malgré moi que je passe par là. J'y consens: parce que je ne saurois l'éviter sans vous déplaire. Mon inclination s'y oppose, le mariage fait mon aversion, l'idée que j'en ai me fait peur, & je ne trouve rien de si aimable que la liberté. Vous savez, mon Pere, que j'ai toujours observé vos ordres avec beaucoup de joye & de respect. Il n'y a que celui ci qui me choque, & qui me chagrine. Mais avant que je me marie (s'il faut de nécessité que je me fasse cette violence) souffrez, mon Pere, que je vous demande une grace. C'est de me laisser aller en Pélerinage à St. Jaquez, suivant le vœu que j'en ai fait, en cas de mariage.

Le Pere, fort satisfait de cette demande, la lui accorda volontiers, & donna bien tôt après les ordres nécessaires pour le Voyage de sa Fille. Il voulut même l'envoyer avec un beau train; mais l'adroite Lucinde le fit bien tôt changer de résolution. Sous prétexte d'éviter la dépense & l'embaras d'un grand train, elle dit qu'à son avis il étoit plus à propos qu'elle fit ce voyage en habit d'homme, avec son Oncle, Frere de son Pere. Le Pere, après avoir considéré quel-

que tems l'avis de sa Fille, y donna son approbation, & pourvût à son départ. Tout étant prêt, elle prit congé de son Pere, & reçût sa benediction. Ainsi la belle Pelérine, ayant pris l'habit d'homme & le nom de Carlos, se mit en voyage seulement avec son Oncle.

Dans moins de 15. jours ils arriverent à St. Jaquez en Gallice. Après en avoir visité la Chapelle, & fait leurs devotions, ils songerent à leur retour. Avant que de partir, elle dit à son Oncle qu'elle avoit bien envie de passer par Madrid, sous prétexte de voir la Cour. L'Oncle, qui avoit beaucoup de complaisance & de bonté pour elle, consentit volontiers à une chose qui lui parut d'abord très-raisonnable. Ils partirent, & dans huit jours ils vinrent à Madrid.

Ce fut là que Lucinde découvrit à son Oncle le dessein qu'elle avoit de voir son cher Garcie. Vous savez, dit-elle à son Oncle, que je suis Fille unique & Héritière de mon Pere, & qu'aparemment je serai quelque jour en état de vous faire beaucoup de bien. Assûrez vous que je le ferai, dès que je serai en pouvoir. Mais j'espère, mon Oncle, poursuivit-elle, que vous me serez fidelle dans une chose dont je veux bien vous faire confidence. Mon Amant Garcie est ici chez le Duc de Medina-Celi. J'ai une passion extrême de le révoir, pour sçavoir s'il me connoitra. Accordez moi cette liberté, & je vous jure qu'il ne se passera rien que d'honnête entre nous deux.

SON

Son Oncle qui étoit ravi de l'obliger, & qui ne doutoit point qu'elle n'eût soin de conserver son honneur, y consentit. Si-bien que le lendemain de leur arrivée Carlos s'en alla tout droit chez le Duc de Medina-Celi. Il demanda à parler au Majordomo, qui étoit un homme extrêmement civil, & qui le reçût fort obligé-ment. Carlos lui dit, qu'il souhaitoit fort de demeurer quelque tems à Madrid pour voir la Cour; & pour le faire d'une manière avantageuse, il auroit bien souhaité d'être auprès de Mr. le Duc. Le Majordomo lui demanda de quelle Ville d'Espagne il étoit. De Seville, répondit Carlos. Hé bien! Monsieur, dit le Majordomo, s'il vous plaît, nous dînerons ensemble, & après dîner j'en parlerai à Mr. le Duc.

En même tems il le fit entrer dans une belle chambre, & lui fit faire collation, en attendant le dîner. Le dîner étant prêt, il prit Don Garcie avec lui, & lui fit faire connoissance avec Carlos, Gentilhomme nouvellement arrivé de Seville, le lieu de sa naissance. Don Garcie & Carlos se saluèrent. Carlos reconnut Don Garcie; mais Don Garcie ne reconnut point Lucinde sous le nom de Carlos. Dès qu'on eut servi les viandes, on se mit à table. Le Majordomo fit asséoir Carlos auprès de lui, & Don Garcie tout à l'opposite. Carlos s'attendoit à tout moment, que Don Garcie lui demandât des nouvelles de Seville; mais il n'en demanda point.

Le dîner fini, le Majordomo avertit le Duc, qu'un jeune Gentilhomme de Seville s'étoit adressé à lui, pour avoir le bien de servir sa Grandeur. Il lui dit en même tems qu'il étoit bien fait, qu'il avoit un air tout-à-fait galant & libre; & qu'il croyoit fort propre pour être auprès de sa Personne. Le Duc souhaita de voir ce beau Sevilien. On le fit monter; & sa Grandeur fut si fort satisfaite de son air & de sa physionomie, qu'elle le rétint d'abord à son service en qualité de Gentilhomme suivant.

Don Garcie & Carlos étant de même Ville, & en même emploi, le Majordomo ordonna qu'ils logeassent en même chambre. Ils en témoignèrent tous deux bien de la joye, & Lucinde ne douta plus qu'elle ne se fit bien tôt connoître à son Garcie: mais elle se trompa fort. Avant qu'il fût nuit, ils eurent une longue conversation ensemble, sans que Don Garcie lui demandât aucune nouvelle de Seville.

Cette indifférence parut étrange à Lucinde: & quoi qu'elle ne pût avoir un plus sensible déplaisir que de se voir ainsi oubliée, elle n'en fit pourtant aucun semblant. Au contraire elle prit la résolution de ne se point faire connoître à Don Garcie, & de se tenir cachée sous la figure de Carlos.

Cependant elle fit sçavoir à son Oncle, qu'elle avoit eu l'honneur de faire la révérence au Duc de Medina-Celi: que le Duc lui avoit fait beaucoup d'amitié, & qu'elle étoit résoluë à passer quelques jours chez lui;

lui ; que Don Garcie ne l'avoit point encore reconnüe , & qu'elle étoit réfoluë de le laiffer dans fon ignorance. En même temps elle le pria de ne se point mettre en peine ; de lui faire la justice de croire qu'il n'auroit jamais aucun sujet de se plaindre d'elle.

C'étoit néanmoins son dessein , si elle n'eut pas trouvé l'amour de Don Garcie éteint ; de prendre des mesures & de s'en gager avec lui. Aussi c'étoit dans cette vûë qu'elle avoit entrepris le voyage de St Jaquez ; afin que sous ce prétexte de dévotion elle pût avoir l'occasion de voir son cher Garcie , & de lui témoigner qu'elle étoit prête à tout quitter pour le suivre.

Mais elle fut bien surprise , quand au lieu de trouver Don Garcie dans des empresse-
mens à savoir de ses nouvelles , il sembloit qu'il l'eût tout-à-fait bannie de son esprit ; & que les plaisirs de Madrid lui avoient fait oublier ceux de Seville.

Enfin ils s'allèrent coucher , & ce fut alors que Carlos sonda Don Garcie par diverses questions qu'il lui fit. Il lui demanda de qu'elle Famille il étoit , comment il étoit venu à Madrid , depuis quand il étoit au service du Duc , & si depuis son départ il n'avoit point reçu de Lettres de Seville. Don Garcie répondit à toutes ces questions en biaisant ; mais avec une froideur & un chagrin qui alloit jusques à l'offense. Ne connoissez vous point , poursuivit Carlos , le Marquis & la Marquise ——— ? C'étoit le Marquis chez qui il avoit été Page , du
 reme

tems qu'il y faisoit l'amour à Lucinde. N'avez-vous point fait connoissance, continuer-il, avec quelqu'une de ses belles Demoiselles qui sont auprès de la Marquise? Pour moi j'ai ouï dire qu'un Gentilhomme nommé comme vous Don Garcie avoit fait là quelques amourettes. De grace, répondit Don Garcie, laissez-moi dormir, & ne me rebattez plus les oreilles de ces sottises. Je ne prens pas plaisir à me rafraîchir la mémoire de mes folles Amours du tems passé.

A ces paroles Lucinde reconnut que les affaires avoient bien changé de face dans l'esprit de Don Garcie; Don Garcie, qui l'avoit aimée avec tant de tendresse; Don Garcie, qui ne pouvoit pas vivre depuis peu sans Lucinde, & qui se sentoit mourir, lors qu'il la perdoit de vûë. Est-ce ainsi, lâche Garcie, disoit-elle en soi-même, est-ce ainsi, que tu abandonnes celle qui étoit prête à tout quitter pour te suivre? Qu'ai-je fait, ingrat, pour meriter ta disgrâce? Suis-je coupable d'autre crime, que de t'avoir trop aimé, & d'avoir risqué ma fortune pour m'attacher à un Inconstant, à un Homme sans fortune, à un Perfide?

Mais ce feu de colére s'évanouït bien-tôt, & fit place à ce reste d'amour qu'elle avoit encore pour Don Garcie. Elle s'imagina, que peut-être Don Garcie faisoit le fier, & qu'il ne vouloit pas que ses Amours de Seville éclatassent à Madrid. Pour se satisfaire, elle le poussa à bout. Le lendemain matin, dès qu'ils se furent levez, Carlos n'entre-

n'entreint Don Garcie que des beautez de Seville : mais Don Garcie ne parloit que de chevaux, de chiens, & de chasse. Enfin Carlos pria Don Garcie de le conduire au Jardin. Et, comme ils s'y promenoient sous une allée couverte, Carlos commença à lui dire, qu'il ne trouvoit pas Madrid si beau que Seville. Je m'imagine à peu près d'où vient celà, répartit Don Garcie, c'est qu'apparemment vous êtes Amoureux de quelque Dame de Seville.

Oui assurément je le suis, répartit Carlos, & je suis à un tel point que je crains fort d'être obligé de quitter bien-tôt Madrid. Je ne saurois m'absenter long-temps des beaux yeux de ma Maîtresse. Et, après tout, il faut avouer que nos Dames de Seville sont bien plus divertissantes que vos bois & vos campagnes. Monsieur, répondit Don Garcie, nous avons ici des Dames, quand nous en voulons, & vous ne devez pas croire que dans une Cour si Auguste on y manque de ce qui fait la joye & l'ornement d'une Cour. Mais ici les Amans sont libres, on n'y entend point parler de chaînes, ni d'esclavage. On ne s'y fait pas un supplice de l'amour ; mais une récréation. Les plaintes, les soupirs, les gemissemens, les exclamations, les flammes devorantes, les troubles d'esprit, le desespoir, tout celà n'est plus à la mode. On se moque à la Cour de toutes ces extravagances. Dès que l'on voit trop d'obstacles pour venir à bout d'une Dame, on prend congé d'elle, & l'on

l'on pousse sa fortune ailleurs. Ainsi les Dames, qui faisoient autrefois les fières, fileut doux presentement, les Cruelles se rendent dociles; & au lieu qu'autrefois elles jouïoient leurs Amans & se divertissoient de leurs folies, maintenant on les jouë, & l'on s'en divertit.

Je vous avouë, poursuivit Don Garcie, que j'ai été amoureux à la vieille mode, & que je suis sorti dans cet état de Seville. Une Demoiselle très-belle, & de fort grande qualité dans cette Ville-là me fit la grace de m'aimer. Le Destin nous obligea de nous separer, & jamais il n'y eut de plus lugubre que cette separation. Enfin je crûs que son absence me coûteroit la vie, & je souhaitois même de mourir plutôt que de vivre. Mais j'en suis si-bien révenu, que je défie l'Amour de me tyranniser desormais comme il a fait. Dés que je fus arrivé dans cette Ville, & que je me vis dans le posto où je suis presentement, je fis connoissance avec une Dame à qui j'eus le bonheur de plaire. Je lûs dans ses yeux l'amour qu'elle me portoit, je lui fis offre de mes services, elle l'accepta. Nous nous aimons parfaitement, sans être affolé d'amour; & nous nous divertissons, sans souffrir la gêne un moment. La jouïssance d'un bien present m'a fait oublier la perte d'un bien passé; & pendant que je passe le tems avec ma Maîtresse de Madrid, croyez-vous que je songe à celle de Seville?

A ces paroles Lucinde (sous le nom de Carlos,

Carlos) parut fort indignée, & eut assés de peine à retenir sa colére. Ce fut alors qu'elle se défit de tout ce qu'elle avoit de tendre pour Don Garcie; & qu'elle commença de haïr celui qu'elle avoit tant aimé, & pour qui elle avoit eû tant d'estime. Est il possible, lui dit-elle d'un air méprisant, que vous ayez le cœur si mal placé, & en conscience comment pouvez-vous ainsi abandonner une Demoiselle, qui peut-être vous aime comme la vie? N'avez-vous point de honte de fausser ainsi vôtre foi, & pensez-vous qu'on ne fasse plus de difference entre un Amant fidèle & un Perfide? Pour moi, je ne saurois croire que l'Amour soit si dépravé à Madrid: je suis bien assuré qu'à Seville on est plus honnête.

Je voi bien, répartit Don Garcie, que vous en tenez, & que vous en avez dans l'aîle. Vous voilà justement à la chaîne, comme un Galerien. Enfin vous me faites pitié, & il faut que je vous rachète. Laissez-moi faire, & je vous guerirai de ce maudit mal d'Amour. Demain je vous ferai voir ma Maîtresse, qui a une Sœur fort belle. Je lui dirai que nous sommes Camarades, & de même Ville; & je ferai en-sorte, que sa Sœur vous acceptera. Ainsi nous n'aurons que faire de nous separer, nous jouïtons dans une même maison des deux plus belles Dames de la Ville; & la peine que vous souffrez pour celle de Seville vous passera.

Monseur, répartit Carlos, je ne saurois

F

faire

faire une action de cette nature, sans me contraindre extrêmement. J'ai un fonds d'honnêteté, qui m'y fait avoir beaucoup de répugnance. Cependant peut-être que la curiosité m'emportera jusques-là. Je prendrai conseil de la nuit, & demain vous aurez réponse.

Au reste, je laisse à penser en quelle agonie étoit la pauvre Lucinde de se voir ainsi frustrée de ses esperances, & negligée par la perfidie d'un Amant qu'elle avoit aimé avec tant de tendresse. Elle eut le cœur percé jusqu'au vif, & eut bien de la peine à tacher sa vive douleur. Mais enfin elle s'arma d'un courage viril; & résolut dès le lendemain de voir cette Belle, qui lui avoit enlevé l'objet de son amour.

Don Garcie la mena chez elle. Après les premiers complimens, il prit sa Maîtresse à part, pour lui donner avis de son dessein. Pendant qu'ils parloient ensemble, Lucinde eut le déplaisir de voir sur le bras de la Belle le Braslet qu'elle avoit donné à Don Garcie pour un gage de son affection. De la chambre de cette Dame Don Garcie passa à celle de sa Sœur: à qui elle dit avec un visage riant, qu'il lui avoit amené un beau Galant, qui sans doute se rendroit bien tôt.

Cependant Carlos plut si fort à la Maîtresse de Don Garcie, qu'elle voulut prévenir sa Sœur, & anticiper sur son bonheur. Pendant que Don Garcie étoit dans l'autre chambre, elle lui fit sa déclaration d'amour. Carlos lui donna un baiser, & la Belle en rendit

rendit plusieurs. En fin, pour ne perdre point de tems, elle l'assûra que, s'il la vouloit aimer, elle abandonneroit Don Garcie. Carlos fit le passionné, & lui promit de l'aimer éternellement.

Cependant Carlos, qui avoit reconnu son Brasselet, le regarda de près, & se mit à louer la beauté du travail. Il lui dit en même tems, qu'il auroit bien voulu en faire faire un semblable, pour envoyer à sa Sœur. La Belle, qui brûloit d'amour pour lui, le pria de le prendre, & d'en faire ce qu'il voudroit. Après un honnête refus, Carlos le prit, & promit de le lui rendre.

Là dessus Don Garcie entre, qui leur dit que Madame (la Sœur de sa Maîtresse) se trouvoit indisposée, & qu'elle rémettoit la partie au lendemain. Cela fait, Lucinde se pressa de s'en aller, de peur que Don Garcie demandât des nouvelles de son Brasselet. Etant sortis elle se défit de Don Garcie, sous quelque prétexte; & s'en alla voir son Oncle, pour l'avertir qu'elle étoit résolüe de partir le lendemain au point du jour, & qu'elle se tiendroit prête. Son Oncle de son côté lui promit que tout seroit prêt.

Elle s'en alla souper avec son Amant perfide. Et l'heure de s'aller coucher étant venuë, Don Garcie se mit au lit, pendant que Lucinde se mit à écrire une Lettre de ressentiment contre lui. Quand elle eut achevé la Lettre, elle la plia, & l'ayant cachetée l'adressa *Au Perfide Don Garcie.* Le lendemain Lucinde se leva de grand ma-

tin, s'habilla promptement, & ayant laissé la Lettre sur la table s'en alla trouver son Oncle. Les chevaux étant prêts à son arrivée, elle ne perdit point de tems. D'abord elle monta à cheval avec son Oncle, & ils partirent en grande diligence.

Il étoit plus de trois heures de jour, lors que Don Garcie le Dormeur se réveilla. Il fut surpris, quand il vit que Carlos n'étoit plus au lit. Mais il le fut bien davantage, lors qu'il vit sur la table une Lettre route cachetée, avec cette Inscription, *Au Perfide Don Garcie.* D'abord il ouvrit la Lettre, qui étoit conçüe en ces termes:

Perfide,

Vous savez l'affection que je vous ai témoignée. C'étoit une affection sincère & sans réserve, dans la vüe de vous épouser, contre mes propres intérêts, & malgré l'inclination de tous mes Parens. Dans cette vüe j'étois résoluë de me désaire d'un Parti fort avantageux, pour m'attacher uniquement à Vous, suivant la parole que je vous avois donnée. C'est pour celà même que j'étois venuë à Madrid. Mais, après tant de preuves de vôtre infidélité lesquelles je viens d'apprendre de vôtre bouche. je vous declare que je rénonce à Vous comme à une Personne sans honneur, & coupable de la dernière bassesse & de la plus noire perfidie. J'ai retiré des mains de vôtre Prostituée le
Brasse-

Brasselet que je vous avois donné à vôtre départ de Seville. Je pars pour Seville, à dessein de m'y marier dès que je serai de rétour. Car je ne prétens plus d'avoir aucun commerce avec un Ingrat comme Vous. Votre mémoire me sera toujours odieuse; & je ne me souviendrai jamais plus de Garcie que pour l'avoir en détestation. Celle, qui vous écrit, est

Lucinde, sous le nom de Carlos.

Don Garcie n'eut pas si tôt achevé de lire la Lettre, qu'il fut sur le point de se poignarder. Il reconnut la fure qu'il avoit faite, & se crut indigne de vivre après avoir donné à Lucinde ce juste sujet de se plaindre & de l'abandonner. Son infidélité lui servoit de Bourreau; elle se presentoit incessamment à ses yeux pour le bourrelcr. Ce qui le fâchoit d'ailleurs, c'étoit d'avoir en vain couché trois nuits de suite avec l'aimable Lucinde, sans avoir sù profiter de l'occasion.

Toutes ces choses ensemble le mirent au desespoir, pendant les deux premiers jours de l'absence de Lucinde. Au troisième il prit tout-à-coup résolution de la suivre, & de lui faire ses soumissions à Seville. Il partit; & peu après son arrivée à Seville, il eut premièrement le déplaisir d'apprendre que Lucinde se devoit marier le lendemain. Il tâcha par toutes sortes de voies d'avoir accès auprès d'elle, pour lui faire la réve-

rence, & pour se jeter à ses piez. Tous ses efforts furent inutiles. Lucinde étoit inexorable, tout étoit fermé pour Don Garcie.

Le soir de ses nôces il fit encore une tentative. Il voulut se trouver au Bal qui se fit à cette occasion; & résolut même de la prendre pour danser; afin qu'en dansant avec elle il pût lui faire connoître l'extrême déplaisir qu'il avoit de sa faute. Il se leva, s'approcha d'elle, la salua, & lui presenta la main. Mais il fut bien étonné, lors qu'en lui présentant la main elle lui refusa la sienne, & lui tourna le dos par mépris. (En Espagne c'est le plus sensible affront qu'une Demoiselle puisse faire à un Gentilhomme.) En même tems un autre Gentilhomme s'offrit de danser avec elle, & tout-aussi tôt elle lui donna la main.

Le malheureux Don Garcie voyant cela en ressentit un si grand creve-cœur, qu'il en mourut de déplaisir quelque tems après. Ainsi son infidélité ruïna sa fortune, le perdit de réputation, & lui ôta le plaisir de vivre.



HISTOIRE

TRAGIQUE.

D'Hypolite, de Clorinde, & de Felix.

HYPOLITE, Gentilhomme Florentin, eut le malheur d'épouser sur ses vieux jours une Demoiselle qui s'appelloit Clorinde. Il est vrai qu'elle étoit très-belle, assés riche, & de condition égale à la sienne. Mais elle étoit jeune & lascive. Ce n'est pas tout, elle étoit crüelle. Témoin l'Action barbare, qu'elle commit contre son Mari, après s'être prostituée cent fois à Felix son Galant.

Cette impudique ne se contenta pas de fouiller le lit d'Hypolite par ses impuretez; elle le souilla par un Meurtre, & fit nager son pauvre Mari dans son sang. Ce n'étoit pas assés pour elle d'avoir Felix à la dérobbée, elle vouloit l'épouser pour en jouir parfaitement: pour l'épouser, il faloit qu'elle se défit d'Hypolite; & pour s'en défaire, elle employa le Poison & le Poignard.

Cependant Hypolite avoit pour le moins soixante ans, si-bien que selon le cours ordinaire il n'avoit pas long-tems à vivre. Mais

c'étoit trop pour Clorinde. Hypolite n'étoit pas assés jeune pour vivre avec elle, & Il n'étoit pas encore assés vieux pour mourir de mort naturelle. Ainsi elle résolut de s'en défaire par une mort violente.

Elle en fit la proposition à Felix, qui n'approuva point son dessein. Il lui représenta l'énormité du crime, le danger à le commettre, l'âge de son Mari, & l'espérance qu'il en concevoit. Le jugement de Felix fit quelque effet sur l'esprit de Clorinde, qui sembla y acquiescer. Mais ce ne fut pas pour long tems. Elle s'ennuyoit de voir son vieux Mari, c'étoit un objet trop fâcheux, & elle ne pouvoit souffrir d'être gênée dans ses plaisirs.

Pour frayer donc ouvertement un chemin libre à Felix, elle obtint d'une vieille femme une certaine poudre, propre à causer une fièvre lente. Elle en donna à son Mari, & la poudre fit son effet. Clorinde s'imagina, que les Medecins, supposant que cette fièvre venoit d'une abondance d'humeurs superflues, ordonneroient une Saignée pour évacuer ces humeurs, & que cette Saignée lui seroit mortelle : Mais aussi-tôt qu'Hypolite se sentit atteint de la fièvre, il envoya chercher un Medecin de sa connoissance. Ce Medecin quelque habile qu'il fût, ne pouvant découvrir la cause de cette fièvre, fit quelques réflexions sur l'âge d'Hypolite & celui de Clorinde. Il jugea enfin que le mal d'Hypolite pouvoit venir des efforts qu'il faisoit pour contenter la passion de la femme.

Dans

Dans cette vûë, il ne voulut point se servir de la Saignée, ni de Medecine: Il ordonna simplement qu'un Restauratif, qui donnoit assés de vigueur à Hypolite pour resister à la lenteur de la fièvre.

Clorinde voyant avorter son dessein, eut recours au Poison. Elle en mit dans un Breuvage qu'elle prepara, sous le nom de Restauratif. Mais comme Hypolite avança ses mains pour le prendre la tasse tomba à terre. Ainsi Clorinde ayant manqué son coup, elle s'avisa de lui donner de l'Opium. Pendant qu'il dormoit elle se divertit avec son Amant, qu'elle avoit fait venir dans la maison. Tous les Domestiques s'étoient allez coucher par son ordre, hormis la femme de Chambre, qui étoit la Confidente.

Après s'être bien divertie avec Felix, elle prit un air serieux. Mon cœur, dit-elle à son Amant, si vous vouliez faire une chose, mon esprit seroit en repos, & je serois toute à vous. Promettez-moi, poursuivit-elle, de le faire, & vous verrez sur ma parole que tout ira bien.

Y a t'il quelque chose au monde, répondit l'amoureux Felix, que je puisse refuser à mon aimable Clorinde! non, ma chère Clorinde, vous n'avez qu'à me commander. A ces paroles, elle le mena dans la Chambre où dormoit Hypolite, & ce fut là qu'elle mit un Poignard dans la main. Voici, dit-elle s'approchant du lit, celui qui nous empêche de nous divertir librement. Je lui ai donné de l'Opium, de sorte qu'il

ne sauroit encore se réveiller de long-tems. Tenez-moi maintenant la promesse que vous m'avez faite, & envoyez ce bon homme à l'autre monde. C'est dans ce dessein-là que je vous ai mis ce Poignard entre les mains.

Ces paroles remplirent d'horreur l'esprit de Felix, & il n'eut pas si-tôt vû ce bon Vieillard que le Poignard lui tomba de la main. A Dieu ne plaise, dit il à Clorinde, que je trempe mes mains dans son sang, & vous ne sauriez croire le déplaisir que vôtre dureté me donne.

Est ce ainsi, reprit Clorinde, que vous tenez la promesse que vous m'avez faite? Pauvre homme, vous n'avez donc pas le cœur de tuer un homme endormi! Je m'en vai, poursuivit-elle, vous faire voir que j'ai le cœur plus mâle que vous. En même tems elle prit le Poignard, le plongea dans le sein d'Hypolite, & en perça son cœur plus d'une fois.

Ce spectacle fit frémir Felix, pendant que Clorinde admiroit la grandeur de son courage. Voilà, dit-elle, nôtre affaire faite, & désormais nous ne serons plus embarrassés de cet incommode. Pour éviter la Justice, nous n'avons qu'à enterrer ce corps en quelque lieu écarté. Le tems nous est favorable, la nuit est fort avancée, & le jour est encore allés loin. Dès que nous l'aurons mis en terre, je sortirai de la Ville en Litière avec ma femme de Chambre, & je m'en irai à ma Maison de Campagne. Là je ferai courir le bruit, que mon Mari est mort

mort subitement. Je ferai faire une Biere, que j'emplirai de choses pèsantes : & je la ferai fermer tout aussi tôt. Enfin je mettrai ordre que les Funerailles se fassent d'une manière à ne point douter de mon affection envers Hypolite.

Felix, quelque inquiet qu'il fut, sembla goûter ce projet. Il aida la femme de Chambre à envelopper le corps d'Hypolite, qui fut porté dans une ruine de maisons, où rarement il passoit du monde. Après qu'ils l'eurent enterré, ils s'en revinrent au Logis fort satisfaits. Au point du jour Clorinde entra dans la Litière, avec la femme de Chambre, & comme si son Mari eût été avec elle, elle fit fermer les Portiers. A la campagne elle fit les Obsèques de son Mari, comme elle l'avoit concerté.

Mais tout cela ne servit de rien. Le Sang d'Hypolite crioit vengeance, & la trahison de Clorinde fut découverte par la fidélité de Melampe, le Chien d'Hypolite. C'étoit un Chien qu'Hypolite avoit élevé, qui le suivoit par tout, & qui le quittoit rarement. Ce pauvre Animal s'imaginant que son Maître fut dans la Litière, lorsque Clorinde s'en alla à la campagne, suivit la Litière. Mais quand la Litière arriva à la maison, le Chien ne trouvant pas son Maître, s'en retourna à la Ville. Il le chercha dans tous les coins du Logis, & ne le trouvant pas il le suivit incessamment à la piste jusques à ces masures où il étoit enterré. Là il fit alte, commença à hurler d'une étrange manière, & se mit à grater la terre. Ses

Ses hurlemens attirerent quelques personnes qui passoient à quelque distance de là. Ils trouverent un Chien, qui à force de grater la terre, avoit déjà découvert un des coins du Drap ensanglanté qui couvroit son Maître. Melampe les regardoit, & sembloit demander leurs Secours. Quand on commença à creuser il voulut être de la partie. Quelqu'un fit mine de le chasser, mais il garda toujours son poste.

Enfin on trouva le corps d'un Vieillard envelopé dans des Draps tout couverts de sang. Melampe qui avoit déjà presenti que c'étoit son Maître, se mit tout-aussi tôt à lui lecher le visage & le corps. Les nouvelles de cette Avanture étant d'abord répandues par toute la Ville, il y eût un grand nombre de curieux qui accoururent pour voir ce triste Spectacle. Parmi ce nombre il s'en trouva un qui étoit parent d'Hypolite, lequel reconnut le Chien. Les Actions du Chien firent reconnoître le Maître, qui d'ailleurs n'étoit presque pas reconnoissable.

Le grand Gonfalonier en ayant eu avis, en prit d'abord connoissance. Il examina la chose par le menu, & comme c'étoit un homme de grand esprit, il eût d'abord quelque soupçon de Clorinde : il la fit saisir avec la femme de Chambre, & elles furent toutes deux amenées à Florence, où Clorinde confessa d'abord son crime au Gonfalonier, mais avec une fierté surprenante. Qui, dit-elle, c'est moi qui ay poignardé
Hypo-

Hypolite, & voici le bras qui lui a ôté la vie. Bien loin d'être fâchée de l'avoir fait, j'ay un déplaisir sensible d'avoir tant tardé de le faire. Outre le Poignard, vous sçavez que je m'étois servie auparavant d'une poudre maligne, & d'un Poison très-subtil.

La résolution de Clorinde surprit le grand Gonfalonier, qui fut fâché de voir une ame si noite logée dans un corps si bien-fait. Il porta la cause au Conseil des Huit, qui la condamnerent elle & sa fille de Chambre à être brûlées toutes vives, suivant les Loix du País. A cet Arrêt de mort Clorinde ne fut point émûë. La Sentence étant prononcée elle fut menée en Prison jusqu'au lendemain, jour de son exécution. On lui envoya son Confesseur, qui étoit d'une vie irréprochable, lequel demeura toute la nuit avec elle pour la préparer à la mort.

La Femme de Chambre confessa que Felix leur avoit prêté la main dans l'assassin d'Hypolite. Felix s'étoit sauvé auparavant. Mais il ne laissa pas d'être condamné à avoir la tête coupée, & tous ses biens confisquez.

Quand les Ministres de la Justice vinrent prendre Clorinde pour la mener au Supplice, elle se fit parer le mieux qu'elle pût par sa Femme de Chambre. Celà fait, elle la baisa plusieurs fois, & lui dit de prendre courage. Mais elle ne fit que verser de larmes, & parut fort pénitente: au lieu que Clorinde sembloit braver la mort, & se moquer du Supplice.

Etant arrivée au lieu de son Supplice, elle

G

demanda

demanda permission de parler au Peuple avant qu'elle fut liée au Pilier. On lui accorda sa Requête, & elle harangua près d'une demi-heure avec une assurance qui surprit toute l'Assemblée. Elle dit entr'autres choses, que la mort n'étoit pas capable de l'étonner, & que la separation de l'ame d'avec le corps ne lui feroit pas tant de peine que la pensée de se voir à jamais privée de son Amant. Tout ce qui me console, ajoûta-t'elle, c'est qu'il a eu le bonheur de s'échaper aux mains de la Justice.

Là dessus elle commanda au Bourreau de faire son devoir. Dès qu'elle fut attaché à un pilier qui étoit au milieu du Bucher, son Confesseur la toucha si vivement par ses exhortations, qu'elle témoigna une repentance publique de son crime. Ce fut alors que ses yeux qui étoient auparavant tout de feu, devinrent une source de larmes. Son Confesseur la voyant en si bon état, lui donna sa benediction, & le Bourreau alluma le Bucher, qui fut d'abord tout en feu.

Felix, qui s'étoit réfugié à Venise, y fut assassiné l'année suivante. On le trouva dans un coin de rue près de la place S. Marc, percé de plusieurs coups de stilet, & l'on ne pût jamais découvrir d'Auteur de sa mort.

OO OOOO OO OOOO XE OO OOOO OO OO OO OO OO OO
 Oe OOOOOO OOOO Oe OOOe OOOe Oe Oe Oe Oe Oe Oe

DEUXIÈME

HISTOIRE

TRAGIQUE.

ROME, fertile en Amans heureux, ne l'est pas moins en mal-heureux. L'Histoire, qui suit de FABRICE & d'ADELINDE, n'est pas des moins remarquables dans ce dernier genre; & merite l'attention de ceux qui ont l'esprit tourné au Tragique.

Adeline étoit Femme de Pompée Gentilhomme de très-noble Famille. Elle étoit belle & très-honnête; mais à force d'aimer son Mari, elle eut le malheur d'en devenir jalouse. Elle éprouvoit son Mari jusques dans le cœur; & ne pouvoit se satisfaire, à moins que de découvrir ce qu'elle craignoit le plus. Pompée, qui s'en apperçût, fit ses derniers efforts pour la détromper; & tâcha par toutes sortes de voies de lui ôter cette manie de l'esprit: mais il lui fut impossible.

Cependant Fabrice, son Valer, devint amoureux d'Adeline. Il étoit assés bien-fait, & ressembloit beaucoup à son Maître. Quoique sa condition fût basse, il ne laissoit

pas que d'avoir le cœur haut ; & se flatoit de gagner quelque jour celui de la belle Adeline. Il la servoit avec tant d'affiduité, qu'elle le faisoit passer dans l'esprit de Pompée, comme le meilleur Serviteur qui se pût trouver. Fabrice, qui en fut averti, en conçut bien de la joye : mais il n'osa jamais déclarer à Adeline la passion qu'il avoit pour elle.

Il y avoit à Rome dans ce tems-là une fameuse Courisane Espagnole, qui s'appelloit Nucie. Adeline aprit que Pompée en étoit devenu amoureux, & cet avis redoubla ses inquiétudes. Pour en être bien assurée, elle fit appeller Fabrice, qui passoit dans son esprit pour le Confident de Pompée. Fabrice, lui dit-elle, je suis persuadée, que tu fais tous les secrets de ton Maître. Di-moi de bonne foi quelle Courisane il fréquente. N'est-ce point Nucie, cette maudite Espagnole, qui demeure dans la rue des Conduits ? Di-moi la verité, & je te récompenserai.

Madame, répondit Fabrice, qui ne manquoit point d'adresse, vous me surprenez. Mon Maître me fait la grace de m'aimer, jusqu'à me confier toutes ses intrigues d'Amour. Mais que diroit-il, si je les allois révéler ? Vous devez croire que c'est au péril de ma vie. Cependant, Madame, si vous avez la bonté de me promettre, que vous tiendrez la chose secrète, je préféreroi le plaisir de vous rendre service à la crainte du mal qui pourroit m'en arriver.

Suz

Sur ma parole, réprit Adeline, je n'en parlerai jamais; & tu n'as qu'à me dénouer cette intrigue. Il est vrai, répondit Fabrice, que Monsieur aime Nucie, & qu'il la voit même assés souvent. Aujourd'hui il lui a donné rendez-vous pour demain après-dîné chez une vieille Femme qui demeure à la Longara. Fabrice, réprit Adeline, je souhaiterois fort de prendre mon Mari sur le fait, & de m'en vanger sur cette infame Courtisane: mais je crains que mon Mari s'en prendroit à toi. Consultons un peu, & voyons de quelle manière je pourrois surprendre Pompée, sans t'exposer à la vengeance.

Madame, répartit Fabrice, il me vient maintenant dans l'esprit un expedient, par lequel il vous sera facile de vous satisfaire sans bruit. Nucie doit aller voilée au rendez-vous, pour n'être pas reconnüe; & elle aime à faire l'amour sans voir, & sans rien dire. En un mot, elle ne veut point souffrir de lumière, ni de bruit dans la chambre. Ainsi, Madame, s'il vous plaît de vous trouver au rendez-vous à la place de Nucie, Monsieur ne pourra pas aisément vous découvrir dans l'obscurité; & croyant passer le tems avec Nucie il le passera avec vous.

Vraiment, répondit Adeline, voilà qui est tout-à fait bien imaginé. Par ce moyen-là j'attraperai Pompée; & lui même n'en saura rien. Je découvrirai le fond de ses intrigues, sans qu'il prenne la moindre ombre: mais il faut, Fabrice, que tu me sois bien fidèle.

Demain par ordre de Monsieur, répondit Fabrice, je dois aller prendre l'heure de Nucie, & avertir Monsieur dès qu'elle sera arrivée au rendez-vous. Je serois d'avis, Madame, poursuivit il, que vous prissiez une heure avant celle de Nucie; &, dès que vous ferez venuë au rendez-vous, j'irai avertir mon Maître, que Nucie est arrivée. Mais, Madame, j'espère (poursuivit-il) que vous aurez la bonté de tenir vôtre promesse, puis qu'en ce cas vous voyez bien qu'il s'agiroit de ma vie.

Adeline lui promit encore une fois le silence; mais quoi qu'elle eut bien souhaité de profiter d'une si belle occasion, pour faire une verte réprimande à son Mari. Et, en attendant de plus amples preuves de sa fidélité, elle lui fit present de quelques écus.

Le lendemain Adeline s'en alla en Chaise au rendez vous. D'abord qu'elle y fut arrivée, Fabrice la fit entrer dans une chambre obscure, où elle se mit au lit; & cependant il lui fit accroire, qu'il alloit querir son Maître.

Mais le Scélerat, qui n'avoit dressé ces embuches que pour satisfaire sa passion qu'il avoit pour Adeline, eut l'éfronterie de représenter son Maître; & revint couvert d'un manteau faisant semblant d'être Pompée. Dès qu'il fut entré dans la chambre il se deshabilla, & se mit au lit auprès de la belle Adeline. Elle, ne doutant point que ce ne fut Pompée, fut surprise par le Valet; lors qu'elle croyoit de surprendre le Maître.

Il est vrai que Fabrice jouïa bien son personnage; & que par son adresse il vint à bout du dessein qu'il avoit de jouïr d'Adeline. Mais les plaisirs dérobez furent bientôt suivis d'une funeste catastrophe. Il étoit encore au lit, lors qu'Adeliade, s'étant habillé, sortit pour se retirer. En sortant, elle vit par hazard passer son Mari par la rue, avec d'autres Gentilshommes. Par là elle découvrit l'imposture & la trahison de Fabrice, & conclut que c'étoit lui-même qui avoit couché avec elle.

Cette pensée lui fit prendre la résolution de se vanger de cet Imposteur. D'abord elle retourna sur ses pas, toute transportée de fureur. Elle savoit que Fabrice ne sortoit jamais sans stilet; & , l'ayant trouvé par hazard dans la chambre peu après qu'elle y fut entrée, elle le prit sans rien dire. Puis s'approchant de Fabrice, elle lui plongea ce poignard dans l'estomac. Ha! Traître, lui dit elle, je t'ôte la vie, pour m'avoir ravi l'honneur. Perfide, tu as osé prendre la place de ton Maître, & me trahir jusqu'à ce point-là. C'est trop peu d'une vie pour satisfaire ma vengeance, & pour réparer l'affront que tu m'a fait.

Ayant dit ces paroles, elle rentra dans soi-même, & fit réflexion sur sa jalousie, & sur sa credulité: Malheureuse que je suis, s'écria-t'elle, d'avoir été si jalouse & si credule! Pour avoir soupçonné mon cher Mari de libertinage, j'ai eu le malheur de m'abandonner à son infame Valet. J'en ai de
 G 4 l'horreur,

l'horreur, & je m'en déplais si fort qu'il m'est impossible de survivre à cette disgrâce.

Là dessus ayant répris le stilet, elle tourna contre soi-même cet instrument de vengeance. Tu m'as servi, dit elle, pour me vanger de ce Scélerat; & il est juste que tu vanges mon Mari du tort que je lui ai fait. En même tems elle plongea dans son sein cette arme fatale; & se laissant tomber à terre, elle jetta un grand cri.

La vieille Hôtesse, entendant ce cri, courut aussi-tôt dans la chambre, & ouvrit une fenêtre, pour donner du jour. D'abord elle vit la chambre & le lit tout couverts de sang; & ce spectacle lui donna tant de frayeur, qu'elle appella incessamment ses Voisins à son aide. Tout le Voisinage y accourut; Adeline fut reconnüe, & tout-aussi-tôt on envoya querir Pompée.

Je laisse à penser en quelle consternation fut Pompée, trouvant la Femme mourante, & qui baignoit dans son sang. Il fondit en larmes, dès qu'il la vit; la prit entre ses bras, & lui demanda comment ce desastre lui étoit arrivé. Adeline tournant ses yeux débiles du côté de son Mari, lui répondit d'un ton bas & languissant: Vous savez, mon cher Mari, qu'à force de vous aimer j'étois devenuë jalouse. La jalousie m'a porté dans ce lieu, ayant eu avis que vous y deviez venir vous divertir avec la belle Espagnole. Fabrice, que voilà, me l'avoit fait accroire, pour me surprendre. Ce Traître m'a surpris, & j'en ai tiré vengeance. Enfin,

fin,

fin, pour punir ma jalousie, & châtier ma trop grande credulité, j'ai trempé (comme vous voyez) mes mains dans mon propre sang.

Comme elle finissoit ces paroles, un Chirurgien, que Pompée avoit envoyé querir, arriva. Ce Chirurgien, ayant sondé sa plaie, jugea qu'elle étoit mortelle, & qu'Adelinde n'avoit que peu de tems à vivre. Ce rapport du Chirurgien mit Pompée au desespoir, & le rendit inconsolable. L'infidèle Fabrice vivoit encore, & Pompée alloit lui passer son épée au travers du corps, si Adelinde ne s'y fut opposée.

Elle lui pria d'arracher de la bouche de Fabrice, avant qu'il mourût, la verité du Fait, en presence des Spectateurs. Ce que fit Pompée au grand contentement d'Adelinde, qui rendit graces au Ciel, d'avoir ainsi fait éclater son innocence. En effet, Fabrice eut encore assés de vie, pour dire, (comme il fit) à Pompée de quelle manière il avoit surpris sa Femme.

Cependant, le Capitaine de Justice & les Sbiens entrèrent, pour s'informer du Fait, & en faire le rapport. La vieille Hôteffe fut examinée, & elle dit ce qu'elle en savoit.

Adelinde pria son Mari, de la prendre entre ses bras, & lui dit les larmes aux yeux: Mon cher Pompée, je me sens mourir, & je sai que ma fin s'approche. Je vous prie de me pardonner l'erreur que j'ai commise. Vous savez que je vous ai toujours

jours

jours aimé uniquement, & que je me suis (graces à Dieu) bien purgée du crime que l'on auroit pû m'imputer dans cette rencontre. Priez Dieu pour moi, & lui rendez graces de l'avantage que j'ai avant ma mort d'être reconnuë innocente.

En disant ces paroles elle approcha sa bouche de celle de Pompée, & en le baisant expira. Pompée, voyant celà, en fut accablé de douleur; & l'on eut mille peines à l'arracher des bras de sa Femme. Voilà quelle fut, par un excès de jalousie, la fin de la belle & chaste, mais malheureuse Adelinde.

Fabrice mourut de ses plaies une heure après elle: & témoigna une grande contrition avant que de mourir.





TROISIÈME

HISTOIRE
TRAGIQUE.

De Livie & de Polidor.

SYRACUSE, aussi-bien que Rome, à
Seu ses Amans mal-heureux. Témoin
POLIDOR & LIVIE, dont l'Histoire est
assés Tragique.

Livie étoit une de ces jeunes Dames, qui
ont le malheur d'épouser de vieux Gentils-
hommes. Le feu de son âge ne s'accordoit
pas avec le flegme d'Antenor son vieux Mari.
Elle eut recours à Polidor, jeune Gentil-
homme bien-fait, qui lui faisoit les yeux
doux depuis long-tems.

Clarine, Fille de Chambre de Livie, fut
la Médiatrice. Ce fut elle, qui découvrit
à Polidor l'inclination que Livie avoit pour
lui, & qui trouva le moyen de les joindre
ensemble. Enfin ce fut elle qui fut l'in-
strument de leurs plaisirs & de leur desastre.

La première fois que Polidor vint voir
son

son Amante, ce fut en habit de Païſan. Dans la ſuite il vint chez elle le plus ſouvent en habit de Femme.

Un des Serviteurs d'Antenor, le plus clairvoyant & le plus fidèle de tous, observa tous ces intrigues. Il en avertit ſon Maître, & lui inſpira d'abord le deſir de ſe venger.

En ce cas le Poiſon & le Poignard ſont les deux ſouverains remèdes en Italie : & Antenor ne manqua pas de ſe pourvoir de l'un & de l'autre. Il s'en alla un matin dans la chambre de la Femme, qui n'étoit pas encore levée. Il lui fit bon viſage ; & pour l'empêcher d'entrer en quelque défiance, lui témoigna beaucoup plus d'affection qu'à l'ordinaire.

Après une petite conſerſation, il commanda à la Fille de Chambre de ſortir. Clarine étant ſortie, il ferma la porte à la clef. Livie ſ'imagina, que c'étoit à deſſein de ſe divertir avec elle. Mais elle fut bien ſurpriſe, quand elle le vit révenir avec un Poignard tout nud à la main droite, & du Poiſon à la gauche.

Livie, dit Antenor, je ſai de bonne part que Polidor eſt ton Galant, & j'en ai des preuves convaincantes. Il faut te réſoudre à mourir tout preſentement, ou à écrire une Lettre à Polidor, telle que je vous dicterai.

D'abord Livie fondit en larmes, & fit ce qu'elle peut pour addoucir ſon Mari. Elle lui proteſta, qu'elle étoit innocente ; & qu'elle

qu'elle n'aimoit qu'Antenor. Ces protestations, au lieu d'adoucir Antenor, l'aigrirent de plus en plus. Je sai, dit-il, que tu es une impudique, & je ne veux plus entendre de réparties. Mais, mon cher Mari, reprit elle, que voulez vous que j'écrive à Polidor? Voulez-vous que je lui écrive ce qui n'est pas; & que j'avoué un crime dont je suis fort innocente? A Dieu ne plaise: que je meure plutôt par vos mains.

A ces paroles Antenor lui porta le Poignard près du sein; & Livie toute effrayée s'écria; Mon cher Mari, prenez pitié de moi. Je vous en conjure, par l'amour que vous avez eu autrefois pour moi. Je suis prête à vous obéir, & à faire tout ce qu'il vous plaira. Elle prit une plume & du papier, que son Mari lui mit entre les mains, & écrivit cette Lettre à Polidor, laquelle lui fut dictée mot-à-mot par Antenor.

Si vous m'aimez, mon cher Polidor, comme je n'en doute point, ne manquez pas de venir ce soir en habit de Femme à l'heure accoustumée par la porte du Jardin, pour régouir vstre Amante, qui meurt d'envie de Vous voir. Antenor s'en est allé ce matin aux champs, & doit y passer quelques jours. Je vous attens avec impatience, & suis

Vôtre très-chere Livie.

Le Mari, ayant lû la Lettre, la cacheta, & l'envoya tout-aussi-tôt par un de ses Pa-

H

ges,

ges, qui ne manquoit pas d'esprit. Il lui donna toutes les instructions nécessaires, pour ôter à Polidor tout sujet de soupçon. Le Page s'aquita si bien de sa commission, qu'il remplit Polidor de joye, dès qu'il eut lû la Lettre de sa Maîtresse. Polidor lui promit, qu'il ne manqueroit pas d'obéir aux ordres de Livie. Et le Page en fit le rapport à Autenor, qui prit là dessus ses mesures.

Cependant la pauvre Livie étoit au desespoir d'avoir écrit cette Lettre à son Amant. Elle en craignit les suites, & s'imagina que tous les mots de sa Lettre seroient autant de coups de Poignard dans le sein de Polidor. Elle pouffoit incessamment des soupirs & des sanglots, qui étoient tout autant de véritables interprètes de sa vive douleur.

Polidor lui même eut quelque pressentiment de son infortune. Sur le soir il saigna du nez, & il prit celà pour une chose de mauvais augure. Enfin, comme il fut sur le point de s'en aller chez Livie, il hésita, ne sachant à quoi se résoudre. Tantôt il s'imagina, qu'il alloit se perdre, & qu'il couroit à sa ruïne; puis revenant de cette crainte, il crut que s'il renvoyoit à une autre fois sa visite, il couroit risque de desobliger sa Maîtresse, & de la perdre. Enfin, plutôt que de courir ce risque, il voulut risquer sa vie.

Il vint à l'heure ordinaire à la porte du Jardin, & il la trouva fermée. Peu après il révit, & la trouvant ouverte, il entra malheureusement. Il s'en alla tout droit dans

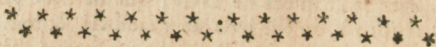
dans

dans la chambre de Livie ; qui ne l'eut pas si-tôt vû, qu'elle jerra un grand cri, & tomba à la renverse. Polidor tout étonné tâcha de la relever, & lui fit mille caresses, la croyant pâmée d'amour.

Le jaloux Antenor, qui les voyoit, fit sortir tout-à-coup les hommes armez, qu'il avoit apostez pour assassiner Polidor. D'abord le Galant fut tué de cent coups d'épée & de poignard, devant les yeux de son Amante, qui commençoit alors à révenir de sa pâmaison. Elle eut le chagrin de voir son Bien-aimé nager dans son sang, & mourir d'une mort crüelle en sa présence.

Dés qu'il fut mort, Antenor s'approcha d'elle, & lui dit : Maintenant qu'il n'y a plus lieu de douter de ton impudicité, prépare-toi de suivre ton Amant, & de choisir le fer ou le poison. Livie tout-aussi-tôt lui demanda le poison, qu'elle prit avidement, avec un visage intrépide : & , comme ce poison étoit fort violent, elle perdit la vie dans un moment.

Antenor les fit tous deux mettre dans un cercueil, & les fit enterrer secrètement.



QUATRIÈME
 HISTOIRE
 TRAGIQUE.

De Pamphile & de Léonore.

Nous avons vû jusqu'ici des Morts Tra-
 giques; mais qui n'ont pas été volon-
 taires, comme celles de PAMPHILE & de
 LEONORE, qui feront le sujet de cette Hi-
 stoire.

Léonore étoit Femme d'un riche Gentil-
 homme de Mantouë; mais le meilleur Mari
 d'Italie. Il permettoit à Léonore de tenir
 Maison ouverte, d'entretenir les Compag-
 nies, & de jouer avec les hommes & les
 femmes aux cartes & aux dez. Léonore,
 qui avoit l'esprit tout à fait galant & en-
 joyé, usa de cette liberté avec bien du plai-
 sir. Son air libre & sa belle humeur atti-
 rerent chez elle la plûpart de la Noblesse.

Pamphile étoit un de ceux qui y étoient
 les plus assidus; & son assiduité lui fit ga-
 gner le cœur de Léonore. Il devint amou-
 reux d'elle, & elle devint amoureuse de lui.
 Il lui découvrit sa passion; & elle l'accepta
 sans façon pour son Galant.

Il ne lui étoit pas difficile d'en venir à la jouissance, puis que le Mari ne prenoit pas garde aux actions de sa Femme. Jamais Mari ne fut plus commode : & c'étoit un prodige en Italie de voir un homme marié si peu jaloux d'une Femme si libre.

Pamphile étoit un homme riche, & qui n'étoit point marié. L'amour qu'il conçut pour la belle Léonore s'augmenta si fort, qu'il ne voulut point d'autre Femme. Il aimoit mieux partager avec son Mari, que d'avoir une femme à soi. Et, quelques efforts que fissent ses Amis pour le porter au mariage, il ne voulut jamais y consentir. Il leur dit, qu'il étoit heureux dans l'état où il se trouvoit, & qu'il ne vouloit pas risquer son bonheur entre les mains d'une femme, qui le rendroit peut-être mal-heureux. Enfin, Pamphile étoit si satisfait de Léonore son Amante, qu'il se dévoua entièrement à elle; & voulut vivre avec elle & son Mari. Il lui fit donation de ses biens par Testament, & ne s'en réserva que l'usufruit.

Le Mari, qui les voyoit vivre dans une grande privauté, convoitoit à tout cela. Je ne dirai pas, si c'étoit par reconnoissance, ou par crainte, ou par insensibilité. Tant y a que Pamphile & Léonore vécurent pour le Moins dix années ensemble avec bien de la douceur, & sans avoir le moindre différent entr'eux : Mais enfin les affaires changerent de face. Et ce qui est allés plaisant, la jalousie (peste d'Italie) qui n'avoit pû entrer dans l'esprit du Mari, saisit enfin le

Galant. Elle le saisit d'une si forte manière, qu'il ne pouvoit souffrir qu'aucun Etranger parlât à Léonore. Et, quoique l'affection de Léonore ne se fût aucunement ralentie à son égard, cependant sa jalousie lui rongea tellement l'esprit, qu'il en perdit bien-tôt son embonpoint. On ne vit plus paroître de gayeté sur son visage, son beau teint s'évanouit, ses yeux s'enfoncoient dans la tête, & de tems en tems il pouffoit de grands soupirs.

Ce changement surprit Léonore, qui lui en demanda la raison. C'est vous, Madame, répondit Pamphile, c'est vous, qui en êtes la cause; & il n'y a que vous qui puissiez y remédier. Ne soyez pas si familière avec tout le monde, si vous voulez que je vive content: &, si vous n'aimez que moi, à quoi bon tant d'amitié que vous faites à tous ceux qui viennent?

He! quoi, mon cher Pamphile, réprit la belle Léonore, est ce qu'après une épreuve de dix années d'amitié ensemble, vous avez souffert que ce Monstre de Jalousie entrât dans votre imagination? Bannissez de votre esprit ces pensées chimériques, qui troublent votre repos, & qui dérogent à cette sincère affection que je vous porte. Faut-il, pour vous aimer, que je me rende odieuse à toute la Terre? & que je sois incivile à tout le Monde, pour m'être donnée à Pamphile? Que diroit Mantouë de me voir mener une vie solitaire, après la figure que j'ai faite jusqu'ici? Pour moi, je suis socia-

ble,

ble, & j'aime les Compagnies ; Mais cela n'empêche pas, que je ne sois toute à vous. Ce n'est pas, poursuivit-elle, sur un cœur de cire, mais sur un cœur de diamant, que l'amour a gravé l'affection que je vous porte. Et, si après cette vie on aime encore, soyez persuadé, que je vous aimerai toujours. Souffrez donc, mon cher Pamphile, que je vive comme auparavant, & qu'en vous aimant je ne sois pas obligée de perdre la bienséance, & de me défaire de cette gayeté de conversation qui est l'ame de la société.

Pamphile se laissa vaincre par ces raisons, que Léonore venoit d'avancer ; mais ce ne fut que pour quelque tems. Sa jalousie le reprit plus fort que jamais, & sa réchûte le jeta dans le desespoir. Léonore, qui l'aimoit encore, en étoit inconsolable. Et, quoi qu'elle fût d'une humeur tout-à-fait douce, sa bile néanmoins s'échauffa. Si bien qu'elle se fâcha un jour contre Pamphile, & lui fit de sanglots reproches de son injuste jalousie. Mais l'Amour les pacifia, & ils vécutent encore quelque tems en assés bonne intelligence.

Cependant un Marquis étranger, qui voyoit souvent Léonore, devint passionné pour elle. Un jour qu'ils joüoient ensemble une discretion, le Marquis se laissa perdre, pour gagner ses bonnes graces. Pour la discretion il lui fit present d'un Diamant de grand prix, avec un compliment d'Amour. Il la baisa, & ce fut un baiser fatal pour Pamphile, & pour Léonore.

Car Pamphile, qui s'étoit caché dans un coin derrière la Tapissérie, eut le malheur de voir ces privautez, qui quelque innocentes qu'elles fussent, le mirent au desespoir. Mais ce qui fut un surcroit de malheur, c'est qu'après ces privautez le Marquis & Léonore s'en allerent ensemble faire un tour dans le Jardin, qui étoit sur le derrière de la maison.

Dés qu'ils furent sortis de la chambre, le jaloux Pamphile quitta le coin, où il s'étoit caché, & passa dans une chambre qui regardoit le Jardin. Cé fut là qu'il ouvrit ses yeux de la belle manière pour voir attentivement ce qui se passeroit entre le Marquis & la belle Léonore. Il vit le Marquis, qui lui donnoit des baisers de tems en tems. Quel spectacle pour un homme jaloux comme lui? C'étoit tout autant de coups de poignard, qui le perçoient jusqu'au vif. Il se dépitait, il s'attachoit les cheveux. Enfin je laisse à penser en quelle rage il étoit, lorsqu'il vit le Marquis entrer avec Léonore dans un Cabinet de jasmin, où il y avoit un lit de gazons & une petite table. Ce fut alors qu'il crut fermement, qu'elle alloit faire part de sa dernière faveur au Marquis.

Pour la prévenir, il ouvrit plusieurs fois la bouche à dessein de l'appeller. Mais il se réint, dans la rage où il étoit, & s'en alla d'abord chercher des armes, pour aller tuer le Marquis entre les bras de Léonore. Il prit un pistolet & un poignard, qu'il trouva dans sa chambre, & de sa chambre

il

il s'en alla dans celle de Léonore : où après avoir plaint son malheur imaginaire , au lieu de s'en prendre au Marquis , il tourna tout-d'un-coup ses armes contre soi-même. Pour couper court , il se perça le sein d'un coup de pistolet. Il n'en mourut pas pourtant tout-à-l'heure , & il eut assés de vie pour se traîner sur le lit de Léonore.

Cependant le Marquis , ayant demeuré un moment dans le Cabinet , & fait deux courts d'alée dans le Jardin , prit congé de Léonore , & se rétira. Léonore , n'ayant plus de compagnie revint dans sa chambre , & en passant elle se régarda par hazard dans un miroir qui étoit dans l'Anti-chambre : Comme elle rajustoit quelques boucles de sa Coiffure qui s'étoient défaites , elle ouït une voix plaintive.

Elle coutut d'abord dans sa chambre , s'approcha du lit , & fut bien étonnée , quand elle vit Pamphile couché dans un ruisseau de sang. O Dieu ! s'écria-t'elle , avec des yeux qui fondoient en larmes , qu'est-ce que je voi ? & quel desastre est ceci ? Puis apuyant son visage sur celui de Pamphile , elle le conjura de lui déclarer qui l'avoit assassiné. C'est vous , Madame , répondit Pamphile tout bas , c'est vous , de qui je tiens la mort. Les privautés , que vous avez accordées au Marquis , viennent de m'assassiner ; & la dernière faveur , qu'il vient d'obtenir , m'a été le coup de la mort. Quel malheur puisse arriver à ce Cabinet de jaismin , où vous l'avez rendu si heureux ! Mais enfin je me
meurs ,

meurs, & mon mal est sans remède. Toute la joye qui me reste, c'est de mourir entre vos bras.

Quelle furie, répondit Léonore, vous a porté à ce coup de désespoir, sur une fausse apparence? Sachez, mon cher Pamphile, que je n'ai laissé prendre au Marquis d'autre plaisir que celui de quelques baisers dérobez. Et, pour vous faire voir, que je vous aime uniquement, c'est que je ne veux pas vivre un moment après vous.

A ces paroles elle courut dans son Cabinet, pour y chercher quelque instrument fatal de sa mort. En y allant, elle rencontra par malheur sous ses piez le poignard de Pamphile, qu'il avoit laissé tomber en se donnant le coup de pistolet. Elle le prit, & tout-aussi-tôt se découvrit l'estomac. Ainsi le poignard à la main, & l'estomac tout découvert, elle s'en retourna auprès de Pamphile, qui avoit alors la mort au bord des levres. Cependant il eut horreur de la voir dans cette posture, & fit même quelque effort pour l'empêcher de poignarder ce beau sein qui lui avoit donné de si doux rafraichissemens dans ses ardeurs amoureuses: Mais, comme il trouva ses forces épuisées, il la pria d'une voix mourante de se conserver la vie, & de ne pas détruire ce qu'il y avoit de plus beau dans la Nature. Je vous croi, dit-il, innocente; & je vous demande pardon du tort que je vous ai fait.

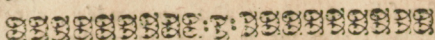
Mais ses prières furent inutiles. Elle enfonça trois fois de suite le poignard dans son

son sein ; & s'étant aïnfi poignardée , elle se laiffa aller fur le corps du malheureux Pamphile , fa bouche étant colée fur la fiemie.

Cependant voici la Fille de Chambre , qui entre pour avertir Léonore , qu'il étoit venu deux Gentilshommes , qui-l'attendoient dans la Sale Mais elle fut bien surprise , quand elle vit nos deux malheureux Amans nageâns dans leur fang , & fur le point d'expirer. Dans cette surprise elle fortit auffi-tôt toute effrayée , & cria au secours. les Gentilshommes qui étoient dans la Sale accoururent à ce bruit ; & trouvant la Fille de Chambre , lui demanderent ce que c'étoit. Elle , fans rien dire , les mena près de Léonore & de Pamphilo.

Léonore eut encore affés de force dans fon agonie , pour leur raconter de quelle manière la chose s'étoit paffée. Et peu après Pamphile & elle expirerent.





CINQUIÈME
HISTOIRE
TRAGIQUE.

De Hermenesilde, & de Ramire.

DU tems que les Maures tenoient le Royaume de Grenade, Murcie, & Valence en Espagne, il y avoit dans le Royaume de Castille un Comte nommé Don Fernandez Nuguez, qui avoit un grand pouvoir. Ce fut de son tems que le Roi de Cordouë rompit la Treve avec le Roi de Léon, de sorte que celui-ci fut obligé de declarer la Guerre à celui-là, & il donna le Commandement de son Armée à Don Fernandez.

Don Fernandez avoit une Sœur très-belle, qui avoit été mariée à un autre Comte de Castille. Elle s'appelloit HERMENESILDE. Après la mort de son Mari, elle se retira chez son Frere. Et pendant que celui-ci étoit occupé à vaincre les Maures, Hermenesilde qui étoit encore jeune se laissa vaincre par l'Amour.

Pour abreger, elle devint amoureuse de RAMIRE, jeune Gentilhomme, à qui Don Fernandez en partant avoit laissé le soin de
 son

MID

son Château, & plein pouvoir d'y représenter sa personne. Il avoit d'ailleurs un Emploi très-honnête & avantageux, que Don Fernandez lui donna après quelques années de service en qualité de Page. Mais ce qu'il avoit d'aimable pour Hermenefilde, c'étoit ses belles qualités, tant au regard du corps que de l'esprit.

La première fois qu'elle se sentit brûler d'amour pour lui, ce fut un jour qu'elle lui vit faite la caracol dans la grande Cour du Château. Il le fit avec tant de grace, qu'elle admira son adresse & sa personne. Ramire levant la tête par hazard la vit, & la suivit jusques sur l'arçon de la selle. Elle lui rendit le salut fort galamment.

Ramire étant parti, l'amoureuse Hermenefilde demeura long-tems apuyée sur la fenêtre, songeant par quelle voie elle pourroit se communiquer à lui plus étroitement. Enfin elle résolut d'en faire confidence à une Duegne ou Matrone, qu'elle aimoit beaucoup. Celle-ci lui fit espérer, qu'elle feroit cette affaire avec succès; & Hermenefilde promit de la récompenser.

D'abord elle prit son voile, & s'en alla Incognito à l'appartement de Ramire. Elle lui en fit l'ouverture, sans nommer pourtant la Dame; mais lui s'imagina bien d'abord qui c'étoit. Il n'en fit néanmoins aucun semblant, & dit à la Duegne qu'il lui étoit obligé de l'offre qu'elle lui faisoit. Je serois pourtant bien aise, poursuivit-il, de sçavoir le nom de la Dame. Mais la Ma-

trone le pria de n'exiger point cela d'elle; & lui dit seulement, que c'étoit une Dame de qualité, & une très belle Femme.

H: bien! dit Ramire, je suis prêt à faire ce que vous voudrez. Là dessus la Duegne lui presenta un habit de femme, qui étoit empaqueté; le pria de le mettre, & de se trouver à dix heures de nuit dans un endroit du Château qu'elle lui marqua.

Ramire ne manqua point de s'y trouver en habit de femme; & après avoir attendu quelque tems, il vit venir la Matrone. Elle le mena à la chambre d'Hermenefilde par un escalier dérobé, & lui la suivit pas-à pas dans l'obscurité. Quand il fut près de la chambre, il lui prit un frisson de mauvais augure, qui le fit trembler depuis la plante des piez jusqu'à la tête.

On le fit entrer, & la belle Hermenefilde le reçût avec joye. Elle le prit par la main, & l'ayant fait asséoir sur une chaise, Don Ramire, dit elle, j'ai conçu une si grande affection pour vous, que je n'ai pû tarder davantage à vous le faire savoir. Promettez-moi d'être secret, & de m'aimer tant que vous vivrez, si vous voulez que je sois à vous, & que je vous érige en Mari d'Hermenefilde. Si cette offre ne vous déplaît pas, je vous ferai present de mon lit, en attendant qu'il soit à propos de découvrir nôtre mariage. Dites-moi donc, Ramire, si vous m'aimez.

Madame, répondit Ramire à genoux, la faveur que vous me faites est si grande, que je

je

je n'ai point d'expression assez forte pour vous en témoigner ma reconnaissance. Vous êtes d'une condition infiniment au dessus de la mienne; & vous voulez bien vous abaisser jusques là que de me prendre, moi qui suis un chetif Gentilhomme, pour votre Mari. Vous allez, Madame, m'exposer à l'envie de tout ce qu'il y a de plus grand dans la Castille. Et, quoique mon ambition n'eut jamais osé rechercher un tel avantage, la soumission, Madame, que j'ai pour vous, m'empêche de le refuser. Soyez donc persuadée, puisqu'il vous plaît de me rendre heureux jusqu'à ce point-là, que je serai à vous tant que je vivrai; & que je n'oublierai jamais cette illustre marque de votre bonté envers moi.

Hermensilde là dessus le pria de se lever, & lui presenta un Diamant en bague. Don Ramire en donna un autre; mais qui n'étoit pas de si grand prix. Elle embrassa Ramire, & lui donna plusieurs tendres baisers. Lui ne fut pas paresseux à lui rendre la pareille, & leurs bouches furent longtemps cotées l'une sur l'autre. Enfin Hermensilde se pâma de joye entre les bras de Ramire, qui s'en appercevant, la porta tout doucement sur le lit. La Duegne lui jetta quelques gouttes d'eau d'Ange sur le visage, & la Belle ouvrit tout-aussi-tôt les yeux.

Comme elle se vit entre les bras de son cher Ramire, elle pensa tomber encore une fois de joye en défaillance; & l'on eut assez de peine à l'en empêcher. Tout ceci sem-

bloit présager le malheur qui devoit leur arriver. Cependant elle en rêvint si bien, qu'après quelque discours amoureux, ils se mirent tous deux au lit, où ils goûterent les plus doux plaisirs de l'Amour.

Le lendemain au matin ils ne purent se separer, qu'en se faisant une extrême violence: mais il falut enfin s'y résoudre. Avant que de se quitter, ils tombèrent d'accord qu'ils se trouveroient toutes les nuits ensemble par la même voie; & que le jour, devant le Monde, ils vivoient comme auparavant. Ainsi ils conduisirent leurs affaires si segrettement, que pendant quelque tems il n'y eut que la Duegne leur Confidente qui en eut connoissance.

Ramire admiroit son bonheur, pendant que la Fortune tramoit sa ruïne. Don Fernandez ayant défait les Maures, & rétabli les affaires du Roi de Léon, il se rétira chez soi, pour y jouir du fruit de ses Victoires. Toute la Castille le reçût avec joye, & sur tout Hermenesilde.

Mais par malheur pour elle & pour son cher Ramire, celui-ci portant au doigt la Bague qu'il avoit eüe d'elle en promesse de mariage, il arriva un jour que Don Fernandez y prit garde: & il jetta si bien les yeux dessus, qu'il la reconnut d'abord, pour être la même Bague, que le défunt Mari d'Hermenesilde lui avoit donnée.

Vous avez là, dit-il à Ramire, une Bague qui me plait fort: Voulez vous me la vendre? Monseigneur, répondit Ramire, de
tout

Tout ce que j'ai dans le monde, il n'y a que cette Bague dont je ne saurois me défaire qu'avec la vie. Ce que j'ai d'ailleurs je le tiens de vôtre bonté, & vous pouvez en disposer comme bon vous en semblera : mais l'honneur m'oblige de conserver cette Bague, parce que je la tiens d'une Personne, que j'aime plus que ma vie.

Or ça, Ramire, réprit Don Fernandez avec des sourcils froncez, dites-moi la verité. Je suis certain que cette Bague étoit à ma Sœur, & que c'est la même que feu son Mari lui donna en mariage. Comment est-ce qu'elle a pû tomber entre vos mains ? Et, je vous prie, ne me cachez point l'intrigue.

Ramire, bien surpris, ne fût que répondre. Don Fernandez le pouffant à bout, lui demanda s'il n'étoit pas aimé d'Hermeneclide ; & s'il n'en avoit pas reçu les dernières faveurs. J'avoué, répondit Ramire, que je tiens cette Bague de Madame vôtre Sœur ; mais ce n'est pas à des conditions honteuses ou criminelles : & , pour ne vous rien cacher, c'est en qualité de Mari que je la possède.

De Mari ? réprit Don Fernandez. Oui, Monsieur, répartit Ramire. A ces paroles Don Fernandez s'échauffa si fort, qu'il le traita de haut en bas, & de Maître à Valet. Infame, lui dit-il, tu as donc eu l'audace de te joindre au sang de mes Illustres Ancêtres ? & ma Sœur a eu la bassesse de me faire un si grand deshonneur ? En finis-

fait ces paroles, il tira son épée, & la passa quatre ou cinq fois de suite à travers le corps de Ramire, qui tomba mort à ses pieds.

Cette action de Don Fernandez fut couronnée par une autre aussi heroïque à proportion. Il ouvrit l'estomac de l'infortuné Ramire, on arracha le cœur, & le mit avec la Bague dans une castolette de la Chine vernissée de noir. Cela fait, il commanda à un de ses Pages de porter cette castolette à sa Sœur Hermenesilde, & de lui dire, qu'elle y trouveroit le cœur de ce qu'elle aimoit le mieux.

Le Page obéit d'abord aux ordres de son Maître. Hermenesilde ouvrant la castolette, fut effrayée à la vue d'un cœur tout sanglant. N'ayant pas pris garde aux dernières paroles du Page, elle ne comprit pas d'abord à quel dessein Don Fernandez lui avoit envoyé ce cœur. Mais, aussitôt qu'elle vit sa Bague, elle soupçonna toute ce qui s'étoit passé.

Sa douleur fut si grande, qu'elle en pensa mourir sur le champ. Elle arrosa ce cœur par ses larmes, elle se plaignit de la cruauté de son Frere, & regretta le malheur de son Mari. Ce ne fut pendant quelque tems que sanglots, que soupirs, & que gemissemens. Enfin sa vie lui devint insupportable, & rien n'étoit capable de la consoler que la mort.

Si bien qu'elle prit du poison, & l'ayant détrempé dans de l'eau, y mit le cœur de
son

son cher Ramire. Elle avala ce breuvage fatal, se mit au lit, & mourut peu de tems après. Si tôt qu'elle fut morte, la Duegne en fit avertir Don Fernandez. Il vint, & l'ayant découverte, il trouva ses deux mains, qui tenoient le cœur de Ramire apuyé sur le sien.

Ce spectacle fit verser un ruissseau de larmes au crüel Don Fernandez, qui les ayant separez pendant leur vie, les réjoignit ensemble après leur mort, en leur donnant une même sepulture.





HISTOIRE

NOUVELLE

De deux Comtes de la Cour de Vienne.

JAmais le Vice ne fut si triomphant que la Vertu n'ait trouvé quelque refuge. Pendant que la Galanterie regnoit dans la Cour de Vienne, la Chasteté avoit trouvé un azile dans un Château de Bohême. Le Seigneur de ce Château étoit un Gentilhomme nommé Rodolphe, qui avoit véritablement l'avantage d'une noble Naissance, mais qui n'avoit pas de grands biens. Outre son Château, il n'avoit que quelques Terres aux environs, qui l'obligeoient à vivre d'épargne. Cela n'empêcha pas qu'il ne devint passionné pour une Demoiselle nommée Rosemonde, qui passoit sans contredit pour la première Beauté du Royaume. Il l'épousa, quoï qu'elle n'eut pas du bien; & se crut riche comme Crésus: quoique pour tout dot elle n'apportât que sa Beauté & sa Vertu.

Les trois premières années Rosemonde lui fit trois beaux Enfans. Sa fertilité commençoit à épuiser Rodolphe, & cet accroissement de famille sans augmentation de biens

le

le rendit un peu pensif. Ce n'est pas qu'il fut las d'avoir des Entans, mais il étoit las de ne rien faire pour eux. Dans cette pensée il prit la résolution de s'en aller à la Cour de l'Empereur, pour tâcher d'avancer sa Fortune. Rosemonde, qui l'aimoit uniquement, eut bien de la peine à se résoudre à cette separation, qui fut également rude à Rodolphe & à elle.

Rodolphe étant arrivé à la Cour de l'Empereur, il s'y fit d'abord distinguer par ses belles qualitez. L'Empereur Maximilien en conçût une grande Estime. Et sçachant qu'il étoit venu en Cour pour se pousser, ce Prince lui donna un Emploi très-avantageux.

Il avoit déjà jouï deux ans de cet Emploi, sans avoir eu d'autre commerce avec sa Femme que par Lettres, lors qu'un Ami lui en fit la guerre. C'étoit un jeune Comte, qui un jour se divertissant avec lui & quelques autres Personnes de qualité, lui parla à peu près en ces termes: Il y a deux ans, Monsieur, que vous êtes en Cour, & je m'étonne que pendant tout ce tems-là vous n'avez point fait de voyage vers Madame vôtre Femme, qui passe par-tout pour une Beauté achevée. Vôtre absence donne lieu de croire, que vous n'avez pas beaucoup d'affection pour elle. Cette créance, répondit Rodolphe au Comte, est assurément mal fondée. Les bienfaits que j'ai reçûs de sa Majesté m'obligent à être assidu auprès de sa Personne, & à ne pas quitter la Cour
pour

pour mes plaisirs. Ma Femme le voit bien, & se contente que je lui fasse savoir souvent de mes nouvelles. Elle sait bien, que je l'aime uniquement, & je sai aussi qu'elle m'aime. Elle est belle, je vous l'avouë, mais sa Vertu surpasse sa Beauté.

Ha! Monsieur, réprit le Comte, vous ne considerez pas le foible des Femmes, & qu'il y en a très-peu qui soient à l'épreuve. N'est il pas vrai qu'à la Guerre les plus résolus sont quelquefois obligez de plier, & de se rendre? De même eu est-il dans le Royaume de l'Amour. On a vû les plus fières Dames se radoucir; & celles qui passoient pour crüelles s'attendrir & s'apriivoiser. C'est se tromper que de croire qu'il y ait de Femmes avec des cœurs de diamant. Ce ne sont que des cœurs de glace, qui perdent leur dureté, & qui s'amolissent par les larmes & par le feu de l'amour.

Tout ce beau raisonnement, répartit Rodolphe, n'est pas capable de me faire concevoir la moindre chose au desavantage de ma Femme. Sa vertu a toujours été hors de tout soupçon. Je la connois, & je la tiens pour une Femme invincible de ce côté-là. Vous voulez, poursuivit-il, que toutes les Femmes soient d'humeur à se débaucher, parce qu'il y en a beaucoup qui le sont. Et, comme un mauvais Grammairien, vous tournez les Regles en Exceptions, & les exceptions en Regles.

Là dessus les autres Seigneurs qui étoient presens se parragerent. Les uns prirent le parti

parti du Comte, les autres celui de Rodolphe: & leur dispute s'échauffa si bien, que la chose vint aux oreilles de l'Imperatrice. Elle eut la curiosité d'en apprendre toute la suite de la bouche même de Rodolphe. Sa Majesté devint sa Patrone; Elle soutient vigoureusement son parti contre le Comte & ses Adherans, & accusa leur jugement d'injustice & de temerité.

Cependant le Comte, qui étoit rempli de soi-même, & qui avoit une haute opinion de sa personne, s'offrit de payer à Rodolphe la somme de dix mille écus, si dans l'espace de trois mois il n'obtenoit pas la dernière faveur de la Femme, pourvû que Rodolphe s'obligeât de son côté à le laisser faire, sans y apporter aucun empêchement. Un autre Comte voulut être de la partie, & fit la même proposition: ce qui fit éclater de rire l'Imperatrice. Le premier Comte s'appelloit Frederic, l'autre Robert, & tous deux avoient de grands biens. L'un & l'autre protesterent à l'Imperatrice, qu'ils n'entendoient point raillerie; & qu'ils étoient prêts à signer le Contract.

Pendant cette contestation l'Empereur entra, à qui l'Imperatrice communiqua d'abord le projet de ces deux Seigneurs. L'Empereur tourna tout-aussi-tôt la chose en ridicule. Les deux Comtes cependant demeurèrent fermes dans leur résolution, pourvû que Rodolphe y voulût donner les mains.

Enfin Rodolphe y consentit, & s'offrit
même.

même, (pour prévenir tout soupçon) de se tenir enfermé pendant les trois mois. L'Empereur fit tout son possible pour dissuader les deux Comtes de cette entreprise; mais ce fut en vain. Le Contrat fut d'abord fait & signé, & Rodolphe tout aussi-tôt fut mis en lieu de seureté.

Par accord fait entre ces deux Comtes, Frederic devoit aller le premier tenter fortune avec la belle Rosemonde, & au bout de six semaines le Comte Robert devoit y aller à son tour. Suivant cet accord, Frederic se mit d'abord en état de partir, avec deux Valets à sa suite. Enfin il arriva à un certain Bourg, qui étoit proche du Château de Rodolphe. Là il mit pié à terre, & entra dans une Hôtellerie, à dessein d'y passer la nuit. A souper il fit venir son Hôte, pour prendre langue. Il s'informa de lui touchant la belle Rosemonde, l'Hôte lui fit éloge de sa Beauté & de sa Vertu.

Le lendemain Mr. le Comte étant extraordinairement bien mis s'en alla au Château, & fit dire à Rosemonde qu'il étoit venu lui rendre visite. Rosemonde le fit entrer, & le reçut selon sa qualité. D'abord sa beauté & son air Majestueux surprirent le Comte. Ils s'affirent, & ce fut alors qu'il commença à lui dire des douceurs. Il lui dit d'abord, que le bruit de sa beauté l'avoit fait venir de Vienne; mais que tout ce qu'on en avoit dit, n'étoit rien au prix de ce que ses yeux avoient le bonheur de voir. Il continua à lui conter de
seuret-

Heurettes de cette nature, & enfin il lui déclara la passion qu'il avoit pour elle. Rosemonde, qui avoit l'esprit bien tourné, ne voulut pas d'abord le rebuter. Elle lui dit simplement qu'il la flatoit, & qu'elle ne meritoit pas ces éloges, ni cet excès d'affection qu'il lui témoignoit. Cependant elle lui fit bon visage, & le Comte en conçut d'abord de grandes esperances.

Pendant qu'il se flatoit ainsi, Rosemonde s'avisa de punir sa temerité de la manière que vous allez voir. Elle fit accroire au Comte, qu'il l'avoit mise dans un état à ne pouvoir plus résister; qu'il falloit qu'elle se rendît, & qu'elle étoit prête à se donner toute à lui. Mais en même tems elle lui recommanda d'être secret. Et, de peur que quelqu'un de la maison ne s'apperçût de l'intrigue, vous viendrez, lui dit-elle, dîner demain avec moi. Pendant que les Serviteurs dîneront, vous entrerez dans la chambre de la grande Tour, où les Armes de mon Mari sont taillées en marbre. Dès que vous y serez entré, fermez la porte après vous; & je vous irai trouver par une autre porte, qui répond à mon appartement. Ainsi nous pourrons accomplir nos desirs en toute seureté.

Le Comte là dessus lui baisa la main avec bien de la soumission, & la remercia infiniment de la grace qu'elle lui faisoit. C'est une faveur, lui dit-il, que j'estime plus qu'une Couronne. Et, si je me tiens déjà le plus heureux des hommes dans l'esperance d'un

si grand bonheur, que ne ferai-je pas, lors que j'aurai le bien de vous posséder?

Le lendemain il ne manqua pas d'aller dîner avec Rosemonde, qui le reçût galamment. Après dîner les Serviteurs s'étant retirés, le Comte trouva le chemin de la Tour, & la porte de la chambre ouverte. Il couroit à son supplice, lors qu'il se flatoit d'être sur le point de jouir d'un grand bonheur. Dès qu'il fut entré dans la chambre, la porte se ferma d'elle-même; si bien qu'il n'étoit pas possible de l'ouvrir sans la clef. En dehors il y avoit un grand cadenas, avec une barre de fer. La chambre avoit autrefois servi de prison perpetuelle pour des Criminels qu'on ne vouloit pas faire mourir. La fenêtre, qui donnoit jour dedans, étoit si haute, qu'on ne pouvoit y monter sans échelle, & le premier objet qui se presentoit en bas, c'étoit un grand Fossé plein d'eau. Rosemonde avoit fait ajuster cette prison pour le Comte. Elle y avoit fait mettre une table, un lit assés propre, & des chaises.

Dès que le Comte Frederic y fut entré, il se mit aux écoutes, & rien ne lui tar-
doit tant que l'arrivée de la belle Rosemonde. Mais elle le fit languir si long-tems dans cette attente, qu'enfin ses esperances se convertirent en crainte, & ses plaisirs en amertume. Mille pensées chimériques agitoient son esprit d'une étrange manière: lors qu'il entendit ouvrir un guichet près de la porte de sa prison. D'abord le Comte crut que

que c'étoit Rosemonde, qui venoit le mettre hors de peine: Mais il fut bien étonné, lors qu'il entendit la voix d'une jeune Fille, qui s'adressa à lui en ces termes: Mr. le Comte, je suis fâchée de vous voir dans cet état: le lieu, où vous êtes, n'est pas comme vous pensiez, un lieu à prendre des plaisirs, mais un lieu de mélancolie. Vous êtes le Prisonnier de Rosemonde ma Maîtresse, & vôtre crime c'est d'avoir voulu attenter sur son honneur. Pour expier ce crime, il faut vous résoudre à faire pénitence ici aussi long-tems qu'elle jugera à propos. Elle vous a condamné à jeûner au pain & à l'eau; à moins que vous ne vouliez gagner vôtre vie à filer. La quenouille ne sied pas mal à des effeminez. A ces paroles elle ferma le guichet, & s'en retourna vers sa Dame.

Le Comte là dessus en fremit de rage, & fut même sur le point de s'ôter la vie. Quelque tems après les esprits se retirèrent, & il demeura plus d'une grande demi heure à demi mort. Il en réviut, mais ce ne fut que pour être sensible à son malheur. Ha! malheureux que je suis! s'écria-t'il, faut il, que je sois réduit dans cet état par ma folie & par ma temerité? Faut-il que tout-d'un-coup je perde mes biens, mon honneur, ma liberté; & que cet accablement de malheurs vienne de la main de celle qui devoit me rendre heureux? Ma qualité me fait rougir de honte; ma temerité fait ma ruine, & par ma Galanterie je suis déve-

nu un mal-heureux Esclave de Rosemonde.

En disant ces paroles, il vit par hazard dans un coin une quenouille garnie de lin, avec un fuseau qui pendoit. C'étoit un terrible révers de Fortune pour un homme de sa qualité, de se voir sur le point d'entrer au rang des Fileuses; & au lieu d'une épée de se voir réduit à porter une quenouille. Aussi ce fut à la vûe de ce triste objet qu'il pensa perdre le sens, & qu'il fit véritablement des actions d'un homme forcené de rage. En un mot, c'étoit à tout rompre, & tout déchirer.

C'est dans ces tristes réflexions que le Comte passa toute la nuit, sans prendre aucun repos. Le lendemain, à l'heure de dîner, Rosemonde lui renvoya sa Fille de Chambre: qui ayant ouvert le guichet dit au Comte, qu'elle venoit querir le lin qu'il avoit filé, afin qu'il eût à manger & à boire à proportion. Le Comte, tout transporté de fureur par ce message, lui chanta pouilles, & ne put s'empêcher de lui dire des injures les plus piquantes. A quoi elle répondit en riant, Seigneur Frederic, vous faites mal de me traiter de la sorte. Ce n'est pas moi qui vous parle, mais ma Maîtresse qui parle par ma bouche. Elle veut, non seulement que vous gagniez vôtre vie à filer, mais aussi que vous declariez vos Complices. A moins de ces deux choses, il faut vous résoudre à ne vivre que de pain & d'eau. De vouloir vous y opposer, c'est barre l'air,
&

& nager contre le Torrent. V^otre mal est presque sans ressource , & il n'y a que la bonté de Madame qui y puisse remédier.

Le Comte répondit, qu'il seroit content de filer, pourvu qu'il pût le faire avec la belle Rosemonde ; & qu'en ce cas il lui feroit voir une trame qui la surprendroit. A ces paroles, la Fille de Chambre ne lui laissa que du pain & de l'eau pour son dîner. La nuit vint, avant qu'il eût rien mangé ; & il passa cette nuit-là, comme la première, sans prendre un moment de repos.

Cependant Rosemonde avoit pris soin d'enfermer les Valers du Comte dans un autre endroit du Château : mais elle donna ordre, qu'ils fussent bien traités, & que rien leur manquât que la liberté.

Il est à remarquer, que Rodolphe, l'heureux Mari de Rosemonde, avoit un Talisman. C'étoit une pierre blanche, enchassée dans une Bague. Elle avoit cette vertu, par une certaine influence des Planètes, que toutes les fois qu'on demandoit la dernière faveur à Rosemonde, elle jaunissoit. Et, au cas que Rosemonde se fût abandonnée, le Talisman seroit devenu tout noir, sans jamais révenir à sa première blancheur.

Les quatre premiers jours que Rosemonde fut courtisée par ce malheureux Comte, le Talisman devint tous les jours plus jaune & plus obscur. Rodolphe, voyant cela en prit l'épouvante, & crut, qu'assûrement sa Femme l'alloit trahir : mais, si tôt que le Comte fut entré dans sa prison, la pierre

prit sa blancheur. Ce qui donna bien de la jôye à Rodolphe, & lui fit attendre patiemment la fin de cette aventure.

Enfin, le Comte Frederic, voyant qu'il falloit de necessité se soumettre à Rosemonde, se résolut d'apprendre à filer, & de lui declarer l'accord qu'il avoit fait avec le Comte Robert. Il prit donc la quenouille, & commença à filer, tantôt gros, tantôt ménu. Un Héraclite, qui l'auroit vû dans cette posture, n'auroit pû s'empêcher de rire.

A l'heure de dîner la Fille de Chambre arrive, & ouvre le guichet. Elle lui fait de la part de la Maîtresse les mêmes demandes qu'elle avoit faites la dernière fois. Le Comte tout confus lui montra un fuseau de fil qu'il avoit filé; & lui dit la gageure qu'il avoit faite avec le Comte Robert contre Rodolphe le Mari de Rosemonde.

La Fille de Chambre louâ sa soumission, & promit d'interceder pour obtenir le pardon de sa Maîtresse; à qui elle fit voir le fuseau qu'il avoit filé, & en même tems lui declara la conspiration des deux Comtes.

Rosemonde, ayant rendu grâces au Ciel de cette délivrance, résolut d'attendre l'arrivée du Comte Robert, pour se vanger de son attentat. Cependant Frederic filoit toujours, parce qu'il y trouvoit son compte. Outre qu'on lui donnoit alors de bonnes viandes, cette occupation servoit à charmer son ennui.

A Vienne l'Empereur alloit quelquefois tout seul visiter Rodolphe dans sa retraite.

Il lui demanda, s'il ne craignoit rien du côté de sa Femme. Rodolphe lui répondit, qu'il étoit assuré par une espèce de Devination, que sa Femme tourneroit les deux Comtes en ridicules.

Six semaines s'étant à peu près écoulées depuis le départ du Comte Frederic, le Comte Robert se disposa à partir. Il eut pourtant quelque peine à s'y résoudre; parce qu'il n'avoit reçu aucun avis de ce Comte, depuis son emprisonnement. Pendant quelque tems il n'augura rien de bon de ce silence. Mais enfin il se mit en tête, que le Comte Frederic pouvoit l'avoir oublié dans ses plaisirs, ou qu'il ne se soucioit pas qu'un autre vint troubler son bonheur. Dans cette pensée il se mit en chemin avec un bel équipage, & résolut de tenter fortune.

Étant arrivé près du Château de la belle Rosemonde, il s'enquit d'abord du Comte Frederic. On lui dit, qu'il y avoit déjà quelque tems qu'il étoit parti.

Le lendemain il s'en alla rendre ses respects à la belle Rosemonde. Elle lui fit bon accueil, & le reçut même avec un air enjoué. D'abord le Comte prit cela pour bon augure; mais Rosemonde, qui étoit déjà informée de son dessein, le résolut de trancher court avec lui, & fit d'abord accommoder une autre chambre qui touchoit celle du Filleur.

La première visite s'étant passée en civilités réciproques, le Comte Robert lui fit le lendemain une visite amoureuse. Il lui dit

ent'autres choses, que c'étoit pitié qu'une si rare Beauté passât les jours à la campagne; qu'elle meritoit le premier rang parmi les Dames de Cour; & que toutes les Beutez de Vienne étoient prettes à lui rendre hommage. O Dieu! continua-t'il, quel éclat! quelle grace! quelle beauté! O! que d'attraits sur ce front! que de charmes sur ces jouës! que de douceur sur ce visage! Que cette Bouche est vermeille! que ces yeux sont brillans! que ce sein est blanc! que ce port est grave & Majestueux! que cette mine est royale & ravissante! Il continua pendant quelque tems ces fleurettes, & les conclut par un grand soupir.

Ce soupir donna lieu à Rosemonde de lui en demander la cause. A quoi le Comte Robert répondit en soupirant dérechef: C'est fait de moi, divine Rosemonde, je me meurs, si vous n'avez la bonté de me secourir. Que faut-il donc que je fasse pour vous? réparut Rosemonde. S'il faut vous aimer, je le veux bien; & qui n'aimerait un Seigneur si bien fait & si passionné que vous êtes? Là dessus Rosemonde lui donna un rendez-vous, & lui montra la chambre où elle lui fit espérer le comble de son bonheur.

Je laisse à penser en quels transports de joye se trouva le Comte Robert sur une réponse si favorable à ses desirs. Il ne songeoit à rien moins qu'aux ruses de Rosemonde. Son esprit s'appliquoit uniquement à admirer d'un côté les charmes de

sa Personne, & de l'autre, sa bonté & la complaisance.

Mais il fut bien surpris, lors que croyant se divertir avec elle, il se trouva enfermé dans une Prison, & de Comte devenu Cardeur. Car dès qu'il fut entré dans la chambre que Rosemonde lui avoit fait préparer, il se vit enfermé de tous côtez sans esperance de ressource; & dans un coin de la chambre il découvrit des outils à carder, qui étoient de mauvais augure.

La Fille de Chambre lui fit entendre quelque tems après de la part de sa Maîtresse la raison de ce procédé. Elle l'avertit que, s'il vouloit vivre, il falloit qu'il travaillât, & qu'il mît la main à l'œuvre. C'est le Destin, poursuit-elle, de tous ceux qui viennent voir ma Maîtresse à mauvais dessein. La liberté, la fainéantise, & la trop bonne nourriture corrompent la plupart des Hommes. Pour les réformer, il n'y rien de tel qu'un lieu d'arrêt, le travail & l'abstinence. C'est le sentiment de Madame Rosemonde, & c'est là tout que j'ai à vous déclarer de sa part.

Le Comte Rebert, se voyant pris de la sorte, en fut au desespoir, & se mit à maudire le jour de son départ. Est-ce ainsi, s'écria-t'il, que Rosemonde traite ceux qui la viennent voir? Ha! malheureux que je suis, qu'elle manie m'a saisi de vouloir tenter ce hazard! Encore me consolerois-je, si j'en étois quitte pour la perte de dix mille écus. Mais, de perdre ma réputation, qui
m'est

m'est infiniment plus chère, cela est cruel. Adieu la Cour, adieu la Galanterie. Après une telle disgrâce, il faut se résoudre à vivre en particulier.

Rosemonde ayant ainsi puni la temerité de ces deux Comtes, en réduisant l'un à filer, & l'autre à carder, pour gagner leur vie, elle se défit de leurs Valets; & les renvoya tous en donnant à chacun d'eux 20. ducats pour se retirer. En même tems elle dépêcha un Exprès à son Mari, pour lui donner avis de ce qui s'étoit passé. Rodolphe ayant reçu la Lettre de sa Femme, l'envoya à l'Empereur. Sa Majesté, mais sur tout l'Impératrice, furent ravis d'apprendre la conduite heroïque de Rosemonde. Toute la Cour loua cette Action, & admira sa prudence aussi-bien que sa chasteté. L'Impératrice déclara, qu'elle meritoit d'être mise dans l'Histoire, avec l'Eloge de la plus belle, de la plus sage, & de la plus vertueuse Dame qu'il y eût dans la Bohême.

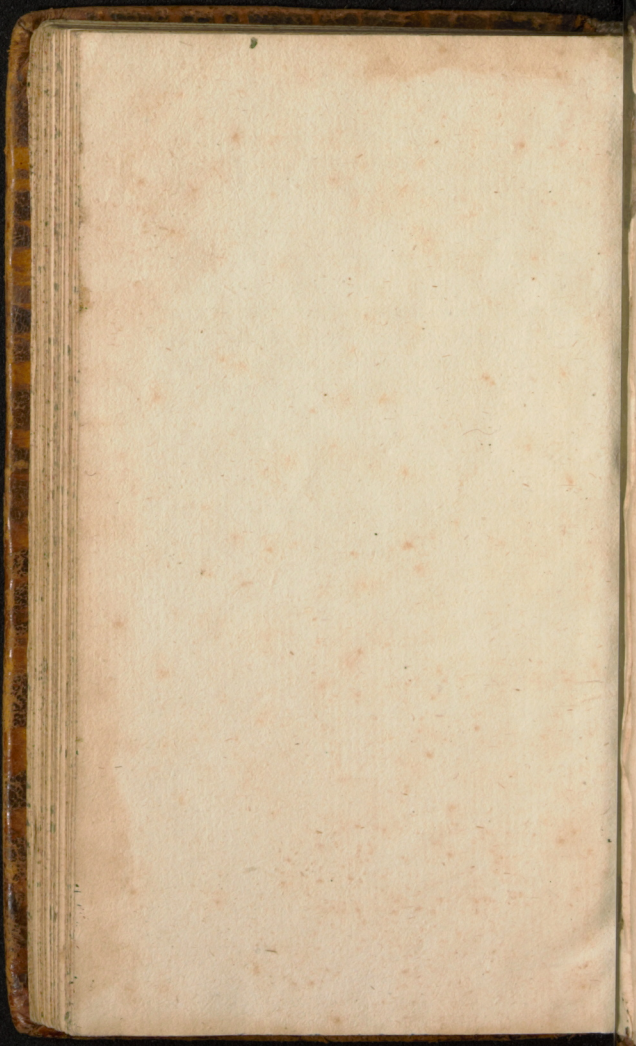
Sur cette nouvelle Rodolphe fut élargi, & l'Empereur lui même prit soin, que justice lui fût faite, suivant le Contract qui s'étoit passé entre les deux Comtes & lui. Ainsi Rodolphe dans trois mois gagna vingt mille écus, s'aquit la réputation d'un heureux Mari, & rendit sa Femme renommée pour sa chasteté par tous les coins de la Bohême & de l'Empire. L'Empereur, & l'Impératrice firent venir Rosemonde à la Cour, & lui firent à son arrivée un accueil le plus obligeant du monde. Toute la Cour la regardoit

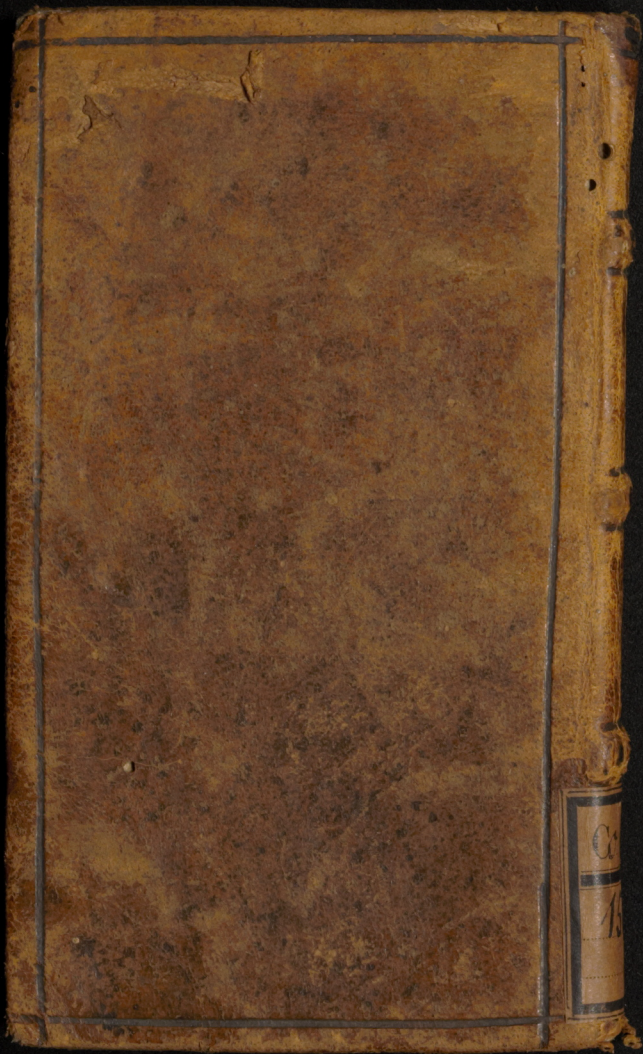
gardoit avec admiration, & l'Imperatrice (qui la prit auprès d'elle en qualité de Dame d'honneur) lui donna tant qu'elle vécut, des marques extraordinaires de son estime & de sa faveur.

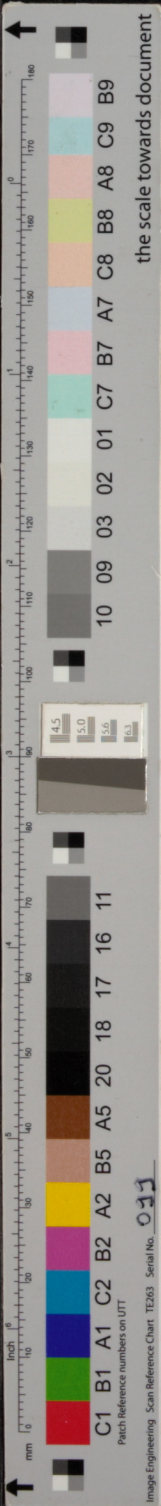
Les deux Comtes furent mis en liberté; mais ils devinrent l'objet de la risée de la Cour & du Peuple. Pour éviter cette honte publique, ils se sauverent en Pais étrangers; & après avoir fait belle figure à la Cour de l'Empereur, ils se virent réduits à passer le reste de leurs jours incognito.

F I N.









the scale towards document

venoit le met-
 it bien étonné,
 l'une jeune Fil-
 es termes: Mr.
 e vous voit dans
 êtes, n'est pas
 u à prendre des
 ancolie. Vous-
 onde ma Maî-
 avoir voulu at-
 Pour expier ce
 e à faire péni-
 qu'elle jugera à
 nné à jeûner au-
 e vous ne vou-
 La quenouille-
 nez. A ces pa-
 & s'en retourna

 emit de rage, &
 er la vie. Quel-
 e retirèrent, &
 le demi heure à
 mais ce ne fut
 n malheur. Ha!
 ria-t'il, faut il,
 état par ma fo-
 ut-il que tout-
 ens, mon hon-
 cet accablement
 ain de celle qui
 Ma qualité me
 emerité fait ma
 e je suis déve-
 nu

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No. 031